

LA RENAISSANCE

HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Directeur: OLIVAR ASSELIN

LA DÉMISSION DE M. HUGHES

Il était président du Conseil en Australie et c'est en cette qualité qu'il prit part au congrès de la Paix à la tête de la délégation australienne. Il était de ceux dont l'entourage, à tort ou à raison, traitait la délégation canadienne de *flunkies* (valets). Comme il vient d'écrire un livre où il prétend que le réarmement de l'Allemagne est un plus grand danger que l'invasion de l'Éthiopie par l'Italie (en quoi il a bien raison), il ne pouvait raisonnablement continuer de faire partie du cabinet Lyons, et le premier-ministre l'a prié de se démettre. Son attitude n'en est pas moins la preuve que l'unanimité des peuples coloniaux, particulièrement du peuple australien, en faveur des sanctions, est une légende.

Cette unanimité, on se demande à l'heure actuelle ce qu'il en est au Canada même, maintenant que le représentant permanent de notre pays à Genève, le Dr Riddell, déclare qu'en dispensant certains pays membres de la Société des Nations de prendre part à la politique des sanctions on commet une injustice envers les autres, qui se privent ainsi d'un commerce profitable. Le Canada peut vendre son nickel à l'Italie à condition de le faire passer par l'Allemagne et de se contenter d'une partie des bénéfices. Et il peut de même façon vendre sa morue aux commissionnaires de Bari. Pour l'instant M. King marche sur les pas de M. Bennett, et cela à l'air d'une adhésion complète à la politique des sanctions; mais quand l'embargo du commerce aura frappé, outre les comités exportateurs de morue séchée, les comités exportateurs de nickel, peut-être M. King sera-t-il moins ardent dans son désir d'atteindre l'agresseur de l'Éthiopie.

M. Taschereau à la conférence interprovinciale

Il y a déjà eu des conférences interprovinciales à Ottawa, mais, selon une très juste observation de la WINNIPEG FREE PRESS, c'était pour permettre à M. Bennett, non pas de consulter les provinces, mais de leur dire ce qu'il avait décidé. M. King, qui croit à l'autonomie des provinces, a bien voulu consentir à ajourner la prochaine jusqu'au 27 novembre, et il est probable qu'outre les remèdes au chômage (qui sont surtout l'affaire d'Ottawa) on y discutera, d'une façon générale, de la compétence respective de la Confédération et des provinces en matière sociale et de droit d'amender la constitution sans le consentement de l'Angleterre. On serait curieux de savoir quelle attitude prendra sur cette question M. Taschereau. La nécessité de consulter en l'espèce l'Angleterre présente forcément des inconvénients. D'autre part, la modification de la constitution par la représentation nationale à Ottawa n'est pas moins dangereuse. Quoi que l'on fasse, le complément du « Westminster Statute » dans le sens d'une autonomie plus complète exigera de la part de la représentation canadienne-française une très grande confiance dans l'esprit d'équité de la majorité, et un grand pas à faire. De toute façon, on peut avoir confiance en M. Taschereau. S'il ne reste qu'un défenseur des droits provinciaux, ce sera celui-là.

Le cardinal Villeneuve et le Canada français

Dans un article sur l'Oeuvre de l'abbé Groulx, qu'il publie dans les IDÉES de septembre, M. Pierre Chaloult, de Québec, rappelle cette conclusion d'une réponse du futur cardinal Villeneuve à l'enquête de l'ACTION FRANÇAISE sur l'avenir politique du Canada français, enquête qui remonte déjà à une dizaine d'années :

Or, quand le lien des nations impériales se dénouera, si le Canada veut être une vraie nation, il ne demeurera sûrement pas un seul Canada. Car à part les forces qui rompent nos attaches à l'Empire, il en est d'autres qui préparent la solution des liens fédéraux (...). Nous ne courons au devant d'aucune séparation. Nous la regardons venir; car elle nous vient. Elle se pressent; on l'entrevoit à des indices, à des signes mêmes sans équivoque. Mais il faut bien y songer.

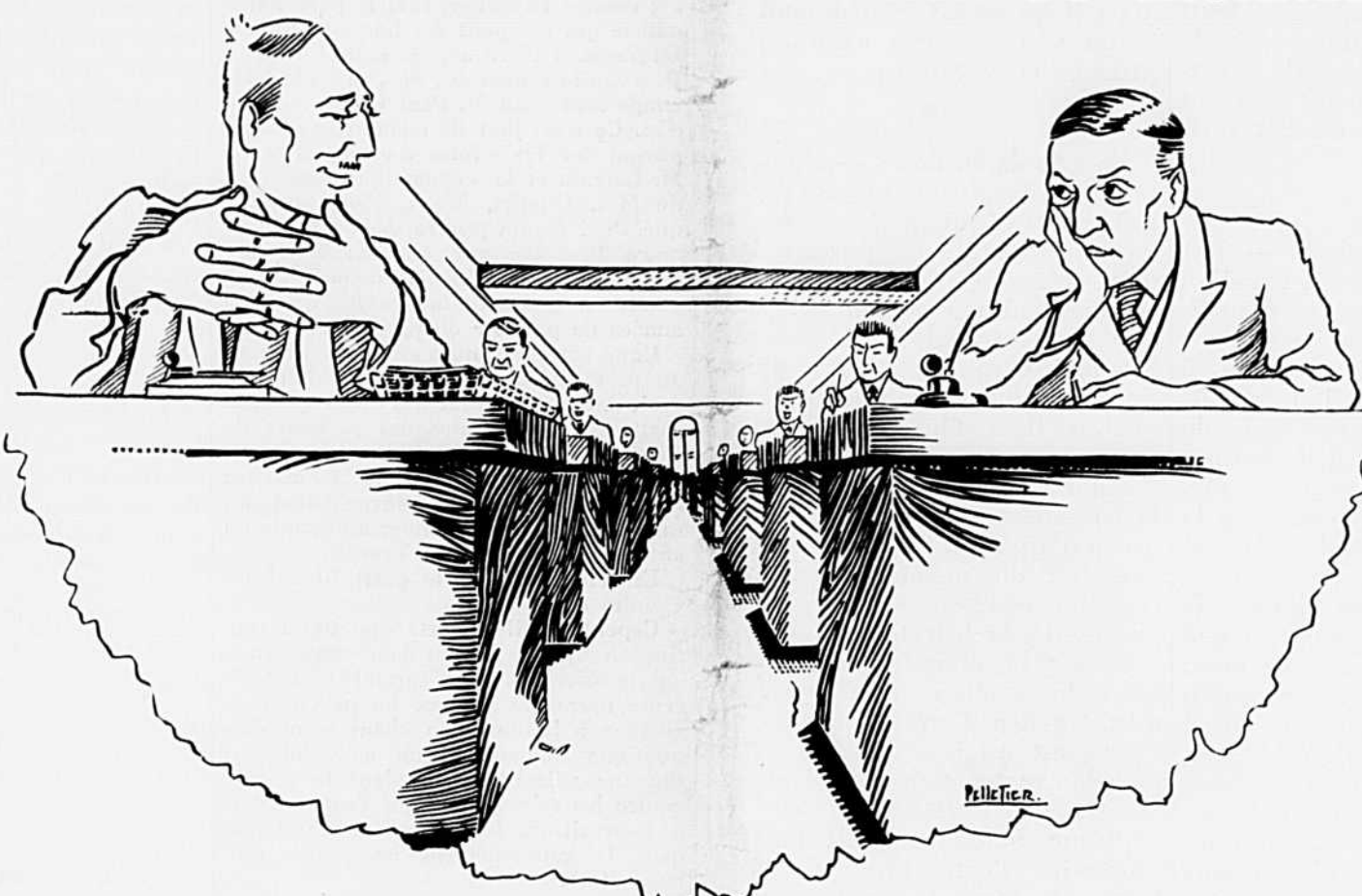
Mais depuis qu'il est cardinal Monseigneur Villeneuve a eu l'occasion de se prononcer sur la même question. C'était à l'occasion de la dernière Saint-Jean-Baptiste, à Québec, et voici ce qu'il a dit :

Peut-être faudra-t-il cesser de nous lamenter comme des enfants et prendre notre place comme des hommes, non point seulement d'une province de Québec, dont nous sommes, mais dans le Canada au total, dont nous sommes aussi, quel que puisse être l'avenir.

A force de ne parler toujours que du Québec et d'un esprit lauréatien, nous risquons la proie pour l'ombre; en tout cas, nous abandonnons sans nous en douter les notions d'au-delà de nos frontières provinciales, nous les laissons se débattre dans la mêlée qui les étouffe et qui les noie, et nous contribuons à accentuer la théorie d'un *French Quebec* servant à parquer les fils de la Nouvelle-France, et à faire de notre province une réserve close, à l'usage de la langue française.

Je veux bien là-dessus laisser chacun discuter librement

ENTRE EMPLOYÉS DE LA COMMISSION DU CHÔMAGE



Après les élections

— Et maintenant, qu'est-ce que nous allons faire ?
— Aie pas peur, mon vieux, y a encore du bon.

NOTRE LANGUE

Conclusions d'une conférence faite à la Société d'Etude et de Conférences affiliée à la Faculté de Philosophie de l'Université de Montréal le 22 octobre 1935¹

par Victor BARBEAU

SANS parler la langue du XVII^e siècle (du moins au sens où l'entendent nos thuriféraires puisque, comme je crois vous l'avoir démontré, sous Louis XIV seules la bourgeoisie et la noblesse parlaient la langue de la capitale et que au XVIII^e, ainsi qu'en fait foi un rapport présenté à la Convention, le nombre de ceux qui la parlaient correctement n'excédait pas trois millions sur une population de vingt-cinq millions); sans parler d'avantage un patois, quelle langue parlons-nous donc ? Indiscutablement, une variété de la langue française. Comment expliquer alors qu'elle diffère du français moderne, du français de nos grammaires, de nos livres de lecture ? Rien ne sert, en effet, de nous leurrer, de nous enfler de tous les témoignages flatteurs que nous servent les Français pour peu qu'on les sollicite, personne ne peut soutenir que nous parlions absolument, entièrement français, à moins de n'avoir jamais ouvert un livre ou de n'avoir jamais mis les pieds en France. Mais que comprendre par français ? Voilà le plus gros de la difficulté, notre pierre d'achoppement. Si on parvenait à établir un point de comparaison qui fût accepté de tous, la réponse serait aux trois

¹ Avant d'en venir à ces conclusions, M. Barbeau avait pris soin d'établir par des textes que ceux-là mêmes qui chez nous prétendent parler et écrire le français ne l'écrivent et ne le parlent que très mal.

quant à l'avenir et ses possibilités. Mais je pense qu'il n'est pas de peu d'importance pour nous de saisir le présent et de nous en armer.

Nous aurions tort de nous isoler dans un pays qui est le nôtre d'un océan à l'autre.

M. Groulx lui-même, naguère provincialiste, s'est sagement rallié à l'attitude du cardinal, quoi qu'en dise M. Chaloult. Nous qui tenons par-dessus tout à notre paix, pourquoi ne ferions-nous pas de même ? D'ailleurs, puisque le cardinal permet à chacun de discuter librement là-dessus...

Un mandat pour l'Italie

La CIVILTA CATHOLICA, qui est un des organes du Souverain Pontife — les dépêches de Rome disent même que celui-ci ne dédaigne pas d'en lire les épreuves — suggère à la S. D. N. dans son dernier numéro de donner à l'Italie un mandat sur l'Éthiopie. Il serait en effet très opportun que l'Éthiopie, avec tous ses râs, fut mise sous l'autorité d'un peuple civilisé, à condition que le négus négousti et même M. Hawariate eussent toute faculté d'émigrer préalablement, au besoin avec tous leurs esclaves. Mais nous aimons à trouver dans l'article de la CIVILTA CATHOLICA la réponse à ceux qui tentent vraiment depuis deux mois — pour employer un terme bien inconvénient — d'atteler le Souverain Pontife au char de la politique anglaise.

Un mandat pour l'Italie : cela ne fera pas l'affaire de ceux qui préparent depuis quarante ans un mandat pour l'Angleterre.

P. S. — Dans le dernier numéro de la RENAISSANCE il était question de la politique pro-italienne du Canada. C'est anti-italienne qu'il fallait lire.

quarts trouvée. Ce point, sera-ce Paris ou sera-ce la province ?

Disons, pour mettre fin à tout enfantillage, que nous ne parlons pas le français de ceux qui savent le parler. Le fonds dont nous avons hérité, parler paysan c'est-à-dire dialectal, a été modifié de deux manières, celles précisément qui ont fait du latin vulgaire le français du XVII^e à son tour transformé en une langue plus nerveuse et plus libre. En premier lieu, nous avons changé la prononciation des mots, donnant aux consonnes et aux voyelles une valeur différente de celle que nous enseignent la grammaire et l'usage. Ces altérations phonétiques, dont il m'est inutile de vous donner des exemples tant elles nous sont communes, ont ceci d'important qu'elles se répètent dans tous les mots où se rencontrent les mêmes sons. Faute de connaître le lexique français, nous avons, en deuxième lieu, introduit dans notre idiome des milliers de mots anglais et américains en même temps que nous donnions aux vocables français un sens autre que celui qu'ils ont couramment en France. Enfin, nous avons altéré les formes grammaticales, la syntaxe, au point d'en arriver à construire des phrases qui n'ont rien de français bien que les mots qui s'y trouvent soient tous, en apparence, français.

SUITE À LA DEUXIÈME PAGE

Le discours-programme de M. Taschereau

Il ne satisfera pas tout le monde, en particulier les Jeune-Canada qui estiment qu'il n'est pas besoin de grands capitaux pour établir des fabriques de pâtes et de papiers et qu'il suffirait pour cela des caisses squelettiques des sociétés de Saint-Jean-Baptiste. Mais le gouvernement de Québec accentue encore sa politique agricole (à laquelle il affecte plus de 13% de son budget total, soit plus de trois fois autant que toute autre province); il règle la question de l'électricité d'une manière qui nous permet d'espérer un tassement du capital fictif des compagnies ou, comme on dit, du Trust: il conserve à la colonisation autant de millions que les fils de cultivateurs de notre province en exigent pour aller s'établir sur la terre (heureusement, les 60,000 dont parlaient nos « patriotes » catholiques se sont pour la plupart défilés), à part les cinq ou six mille qui ont exprimé l'intention de s'établir sur les fermes abandonnées, et c'est déjà beaucoup: il s'engage à intensifier encore sa propagande de tourisme; il renonce à sa politique de construction d'hospices (c'est du moins à supposer) pour souscrire, s'il le faut, à la pension de vieillesse; il promet de défendre fermement, comme toujours, l'autonomie provinciale, et de maintenir avec plus de vigueur que jamais sa législation pour la protection des petits employés et en particulier des femmes, et devant ce programme nous ne pouvons, comme M. Jean-Louis Gagnon, qu'exprimer notre satisfaction.

M. Taschereau nous a donné de l'attitude de M. Paul Gouin une explication qui ne nous satisfait qu'à moitié: M. Gouin a, il est vrai, sollicité la situation de conservateur du Musée de la Province, mais cela ne veut pas dire qu'il ait renoncé par cela même à toute ambition politique. Cet

SOMMAIRE

En page deux :

Briques et copeaux OLIVAR ASSELIN

En page trois :

Pour les naïfs et les gogos ANDRÉ BOWMAN

En page cinq :

Une exposition de reliure d'art RENÉ CHICOINE
Sur les routes du bonheur M.-A. LAMARCHE, O.P.
Lectures JEAN-CLAUDE MARTIN

En page six :

Questions de langue HENRI ROULLAUD
La critique des livres

En page sept :

Grains de sagesse HELENE ROLLIN

En page huit :

La Y. M. C. A. — Notes générales JEAN-ROBERT BONNIER

En page neuf :

Ishbel Mutch A.D.
Madame Sans-Gêne JEAN-CLAUDE MARTIN
Vers l'affranchissement de la danse SERGE LIFAR

En page dix :

La question du canal de Suez THOMAS GREENWOOD
Le problème pétrolier dans le bassin méditerranéen N. PEROUCHINE
Faut-il désespérer ? LE GARDIEN
DE LA VALISSE

En page onze :

« La question du blé » JEAN-MARIE NADEAU
Chronique financière AUGUR

En page douze :

L'obésité DR G. A. SEGUIN
Le froid qui conserve (Suite) LEON LORTIE
Composition des forces PIERRE DANSEREAU

estimable garçon, héritier d'un grand nom... et d'une belle fortune, aura peut-être du mal à se faire élire, mais M. Stevens n'a-t-il échappé personnellement à la défaite que parce qu'on le prenait pour un chef politique ?

Une petite erreur de calcul

C'est bien 60,000 fils de cultivateurs qui attendaient de pouvoir s'établir sur la terre. Nous entendimes cette affirmation au congrès de la colonisation, surtout dans la bouche des « patriotes » catholiques. Outre ceux-là, il devait en surgir au moins 10,000 par année qui, pour se fixer dans le métier de leurs pères, attendaient uniquement la terre que les gouvernements, paraît-il, ne pouvaient pas ou ne voulaient pas leur donner. La campagne de retour à la terre marche depuis plus d'un an. Le cabinet n'a mis aucune entrave à la politique de M. Vautrin, qui a dépensé comme il l'a voulu la plus grande partie du budget de 10 millions mis à sa disposition. Or, entendez bien ceci : les agents et collaborateurs du gouvernement — sociétés diocésaines de colonisation, recruteurs officiels et que sais-je encore — n'ont trouvé durant l'année que 4508 colons, entre les quelques centaines de fils de cultivateurs que l'on plaçait sur les terres abandonnées en mettant entre les mains de leur papa le commencement d'une petite dot de \$300. Il manque plus de 50,000 colons sur les 60,000 qui frappaient déjà à la porte. En divisant par lots le domaine colonisable, surtout si les terres n'ont pas une superficie supérieure à 50 arpents, ce qui est amplement suffisant, il y aura moyen de faire encore mieux qu'aujourd'hui : mais les 60,000 colons qui devaient prendre immédiatement la route de la forêt se feront longtemps attendre.

Notre Aberhart

C'est ainsi que M. T.-D. Bouchard, ministre provincial du commerce et des affaires municipales, qualifie M. Paul Gouin, parce que celui-ci a promis, paraît-il, de mettre au compte de la province les frais de fabrication du beurre et du fromage. Mais M. Bouchard ne savait pas si bien dire. La GARDEN CITY PRESS publie à Garden City (Sainte-Anne de Bellevue) un périodique dont la version française s'intitule LE MONITEUR. A dix endroits différents, dans le numéro d'octobre, la direction met dans une même classe M. Aberhart et M. Paul Gouin. Ces articles sont un peu échevelés, mais la conclusion est toujours la même : M. Gouin nous donnera lui aussi, gratis, la pension qui a porté M. Aberhart au pouvoir en attendant (bien entendu) que la province pût constituer sa caisse. M. Gouin ne mérite pas le qualificatif que lui applique M. Bouchard : il fait des promesses exagérées, tout simplement, et des promesses dont il comprendrait la futilité si par imprévu le vote populaire lui était favorable.

Olivar ASSELIN

Montréal, 6 novembre.

Brigues et Copeaux

Une conférence-audition de grégorien. — Le 14 novembre, une quinzaine de bénédictins de Saint-Benoît-du-Lac, tous Canadiens et dirigés par un autre Canadien, dom Mercure, donneront dans la chapelle du collège Saint-Laurent, avec le concours du maître organiste Letondal, une conférence-audition de chant grégorien qui inaugurera un cours marquant, au dire des connaisseurs, une révolution dans l'enseignement du chant grégorien à Montréal. L'exécution du 14 sera commentée par dom Mercure. On sait que l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac relève de Solesmes, où l'enseignement du grégorien a pour ainsi dire son siège. On s'abonne au cours du collège Saint-Laurent chez Archambault.

Maisons étrangères ? — M. Raymond Godin écrit dans la Boussole :

Le badaud flânant dans certaines rues est éberlué de trouver à chaque pas des réclames de maisons étrangères rédigées comme suit : « ventes de feu », « d'écrasement des prix », « de balayage », « liquidation », « abandon soudain des affaires », fumisteries cocasses et ridicules à en faire pleurer.

M. Godin est-il bien sûr que ce soient là uniquement des réclames de maisons étrangères ? Peut-il trouver à Montréal une enseigne de maison canadienne sur dix qui ne soit de pur jargon, y compris celles où la loi (faite par des Canadiens-Français) a fait entrer des « limitées » et des « urg. » ?

Le prix de poésie. — \$1700 pour les vers de Mlle Jacqueline Francœur : on n'en est pas encore revenu. Un confrère suggère à ce sujet qu'on mette mille dollars pour la musique, mille pour les arts du dessin et mille pour les lettres. L'idée n'est pas mauvaise. Mais pourquoi, si l'on reste dans la poésie, ne pas ménager une toute petite place aux versificateurs qui n'ont pas fait leur jardin de l'enfance chez les Sœurs de Jésus-Marie de Sillery ? Une autre bonne idée, ce serait de ne pas faire juger par des pompiers. Si Verlaine revenait parmi nous, il serait bien mal coté.

L'Est Central Commercial. — M. J.-E. Jeannotte, qui vient d'être élu à la présidence de cette importante association, ne pourrait-il pas débiter en se demandant pourquoi on l'a baptisée ainsi ? Une société qui vise à défendre les droits de l'Est, c'est-à-dire du français, ne devrait pas s'appeler d'un nom chinois, même si ce nom satisfait ceux que ne scandalisent, dans notre administration municipale, ni le péculat, ni les outrages à tout principe d'urbanisme. L'Est Central Commercial : les métèques dont se plaignent les partisans de l'achat chez nous n'auraient pas trouvé cela.

« Debout »... — Un journal qui représente dans Dorchester et la Beauce les vrais principes (qui sont ceux du conservatisme et ensuite de l'A.L.N.) termine ainsi un article où il prédit que « le gouvernement Taschereau va être littéralement écrasé » :

DEBOUT CITOYENS DE DORCHESTER
POUR LA PROVINCE...
POUR NOTRE LIBERATION...
POUR LA MORT DU TRUST...

LA RENAISSANCE

hebdomadaire politique
et littéraire
180 est, rue Sainte-Catherine,
Montréal
Case postale 4018 Tél. : PL 8511
Directeur : OLIVIER ASSELIN

ABONNEMENT : 1 an 6 mois

Espagne	
Royaume-Uni	
France	\$3.50 2.00
Etats-Unis	
Canada	
Autres pays	\$4 2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal.

Publié par les Editions de
LA RENAISSANCE (limitée)
Montréal
et imprimé par
la Cie de Publication la PATRIE,
Montréal

Administrateur : Pierre ASSELIN
Secrétaire de la rédaction :
Jean-Claude Martin
Directeur de la Publication :
F.-X. Lizotte

« Pour la mort du trust » : voilà malheureusement un mot qui aura été trop galvaudé par la presse de parti pour ne pas perdre toute signification. Le gouvernement de M. Taschereau, en nommant à la Commission de l'électricité MM. Frigon, Olivier Lefebvre, McCammon (celui-ci ingénieur électricien comme les deux autres, et non pas comptable), s'est mis à l'abri de l'accusation de favoriser le trust de l'électricité. Il faudra voir la Commission à l'œuvre. Et quant aux autres trusts, c'est surtout l'imagination des journalistes de parti qui les a créés.

Le régime de l'électricité. — Par l'article 19 de la loi de la dernière session provinciale sur la municipalisation des services électriques, le gouvernement est autorisé à payer jusqu'à 50 pour 100 du coût des réseaux de transmission, de transformation et de distribution. Cette disposition existe parce que, dans les campagnes, le prix de la transmission et de la distribution est disproportionné au revenu.

Une fois le réseau établi, la municipalité pourra demander à la Commission de fixer les taux. Si l'approvisionnement économique de la municipalité ne peut se réaliser, la Commission des eaux courantes (qu'il ne pas confondre avec la Commission de l'électricité) pourra l'assurer soit en aménageant de nouvelles chutes, soit en achetant l'énergie de chutes aménagées.

De toute façon, il semble qu'il soit prématuré de parler du trust de l'électricité comme si, pour le détruire, il était besoin d'un nouveau parti qui du reste ne propose rien pour en débarrasser et la campagne et la ville. Jusqu'ici, M. Bouchard, que l'A.L.N. était prêt à prendre pour son chef, est satisfait : pourquoi ne le serions-nous pas ?

Concours de servilité. — La GAZETTE nous apprend que par ses manières démocratiques lord Tweedsmuir a gagné le cœur de tous ses co-passagers. Comme il n'est Tweedsmuir que d'hier et qu'avant-hier encore il était Buchanan, tout simplement, ses manières démocratiques ne l'ont pas fatigué. Mais la palme de la servilité est peut-être encore du bord de la PATRIE, qui proclame dans une manchette d'un quart de page que « tout le Canada est fier de son vice-roi ». Etre fier d'un vice-roi qu'on n'a pas même essayé, c'est bien là le sentiment que doit éprouver la sous-colonie d'une colonie qui n'est dominion (possession) que depuis le Statut de Westminster, ce qui ne l'empêche pas de voter humblement à Genève pour toutes les propositions de la métropole.

La compression des dépenses municipales. — Le chroniqueur de l'ACTION CATHOLIQUE, M. Gaston Picard, écrit :

Un échevin a fait remarquer ces jours derniers qu'il en coûtait plus cher pour faire effectuer des travaux par des chômeurs que par des ouvriers qualifiés que l'on rémunérerait raisonnablement. Et personne n'a contesté cette prétention. Il est à noter également que plus l'on fait exécuter de travaux par des ouvriers non rémunérés, plus l'on attire vers les bureaux de chômage des ouvriers qui, de ce fait, sont privés de travail. Et ainsi l'on dépense en allocations de chômage des montants que l'on croit avoir économisés.

Les municipalités peuvent aussi se demander si leurs employés, et sans réduire démesurément les appropriations de chaque service, sont suffisamment comprimés ? Autrement dit, elles peuvent se demander si elles font tout leur possible pour équilibrer leur budget. Chaque déficit donne un cauchemar aux propriétaires. Ces derniers, redoutant, et avec raison, l'imposition de nouvelles taxes, n'osent pas entreprendre des travaux qu'ils effectueraient si le fardeau des taxes ne menaçait pas de s'alourdir sans cesse, et ces travaux permettraient à un certain nombre d'ouvriers de gagner honorablement leur vie au lieu de défilier tristement devant les guichets des bureaux de chômage.

Telle est exactement la situation à Montréal, où la compression des dépenses est le dernier souci du conseil municipal.

L'assemblée de Victoriaville. — Un jeune homme qui est né à Victoriaville, qui y demeure encore et qui au surplus est étudiant, c'est-à-dire présumé savoir compter, déclare que la salle où a parlé M. Taschereau peut bien contenir 4 à 5,000 personnes et qu'il y en

avait pour le moins autant au dehors. Cela fait bien 8 à 10,000 auditeurs, selon une personne qui n'a nul intérêt à forcer la vérité. Cela n'empêche pas un confrère de Trois-Rivières de parler de 20,000 auditeurs à deux endroits dans la manchette de son compte-rendu. Sous le coup de la victoire du 14 octobre, le confrère est bien justifiable de doubler les chiffres, mais il ne craint évidemment pas qu'on vienne après coup lui reprocher cette erreur.

Un acte de M. Rowe. — En signalant l'autre jour le nouveau régime des ports (qui à la vérité ne s'appliquera qu'aux ports océaniques et à ceux de la province de Québec), nous exprimions l'espoir que M. Paul Leclaire, à Montréal, fût maintenu dans les fonctions de conseiller technique pour les quelles il a toute compétence : mais nous avions oublié que le colonel Dubuc ne fait partie de la commission fédérale que parce qu'on n'a pas pu l'ignorer, et qu'en principe un ingénieur canadien-français qui est au surplus un excellent architecte ne saurait posséder la moindre compétence dans la gestion d'un port. Le ministre des Travaux publics, M. Rowe, est un ingénieur spécialisé dans la construction des éleveurs. Il est de Port-Arthur, ce qui explique peut-être qu'il ait fait soustraire Port-Arthur, Fort-William et tous les autres ports lacustres au nouveau régime et qu'il se soit empressé de nommer M. Ferguson à la direction du port de Montréal.

L'opinion d'un homme libre. — Jean-Louis Gagnon, ci-devant de VIVRE, est aujourd'hui à la VOIX DE L'EST, où il a succédé à Georges Langlois. Dans le numéro du 31 octobre il se demande ce que les élections provinciales nous apporteront.

Ne parlons pas du parti conservateur, dit-il : tout laisse croire qu'il sera charrié par le populaire comme son bes-on fédéral et que les quelques « bleus » qui auront été oubliés — par hasard — et redéviendront en Chambre feront plutôt figure de fonctionnaires orphelins de députés. Et cela sera, même si M. Onésime Gagnon prenait en main les forces (?) éparpillées de feu son parti.

Et l'Action libérale nationale ?
« M. Paul Guin avait deux atouts en mains — et sur lesquels il comptait pour

NOTRE LANGUE

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

A ceux qui nous parlent de patois, nous pouvons opposer tous les historiens de la langue française. Que répondre pourtant à ceux qui traitent notre parler de jargon ? Voilà, en effet, ce qui en est : nous parlons un jargon. Et pourquoi ? Parce que nous sommes un peuple de primitifs, un peuple d'illettrés. Je n'entends pas par illettrés ceux qui ne savent ni lire ni écrire, mais bien tous ceux, et c'est la majorité de notre population, qui n'ont pas reçu ou accepté de discipline intellectuelle, qui ne possèdent pas de méthode pour le classement et l'exposition de leurs idées. Si nous avons beaucoup d'hommes de talent, quelques compétences, encore qu'elles soient dans leur sphère très modestes (rappelez-vous à ce sujet la conférence du cardinal Villeneuve), nous n'avons point d'élite.

Certes, il existe dans tous les pays un langage populaire. Nulle part pourtant ailleurs que chez nous il ne se parle au-dessus d'un certain niveau social. Or, le français tel que nous le parlons n'est qu'un jargon impuissant à différencier, comme toute langue le doit, les personnes et les classes. Il ne fait, au contraire, qu'accuser le fonctionnement défectueux de notre esprit, notre impuissance à penser, nos antécédents, notre milieu, notre éducation. Ah ! la belle naïveté de ceux qui, comme M. Blanchard et nos autres croisés, croient pouvoir remédier à notre indigence, à notre pauvreté, par des exercices de vocabulaire. Dans l'état de décrépitude où est tombé chez nous le français, s'en prendre au lexique est semblable aux replâtrages qu'obtiennent, pour un soir, les salons de beauté, c'est-à-dire ne peut être qu'un artifice, un trompe-l'œil. Les mots ne sont que l'habit de la pensée. Epurons

faire sauter la caisse : la colonisation et la combine des électriciens. Seulement, Vautrin et Bouchard sont venus. L'Etat a voté dix millions en plus du budget annuel pour la colonisation et T. D. Bouchard a fait passer certaines lois qui dans un avenir rapproché pourraient bien jouer un vilain tour aux puissantes compagnies de l'hydro-électricité. Conclusion : M. Guin n'avait plus qu'à jouer sans atout.

Quand on joue sans atout, la logique demande qu'on appuie son jeu sur des as : comme l'a fait en 1911 le parti nationaliste qui comptait des hommes comme Bourassa, La Vergne, Asselin, Fournier, Paul-Emile Lamarche, etc., etc. Mais les temps sont changés. Paul Guin manque d'as. Ce n'est tout de même pas en appuyant sur les « fôtes d'ortographe » de M. Lacroix et la « dynamique jeunesse » de MM. Ouellet, Monk, Morin et Cie, que Paul Guin pourra déclencher dans notre Province une tempête électorale qui bouterait le Ministère dehors et tomberait en quarante heures les quarante années de pouvoir du parti libéral (...).

Coup sur coup, nous élimons la coupure du prêt agricole ; l'aide aux colons ; le droit de municipaliser nos électriciens ; le règlement de l'affaire des pêcheurs de Gaspé et des travaux publics importants. Taschereau, comprenant que la Faïm est le facteur premier du renversement des ministères, voyait à donner au peuple un antidote excellent : du Travail.

Et cela fera que le parti libéral reviendra au pouvoir.

Cependant, il importe que l'Etat continue à aller de l'avant dans ce programme de réformes. Ces réformes-là, ça représente notre vie à nous. La province de Québec a besoin d'un changement économique intégral. Si un gouvernement sage ne voit pas à protéger le peuple contre les sales choses qui l'entourent il se pourrait que le peuple finisse par voir dans le gouvernement une autre sale chose (...).

Nous ne citons que quelques lignes, mais il y en a assez pour montrer la différence qu'il y a entre un Jean-Louis Gagnon et les jeunes fossiles qui s'affublent du nom de Jeune-Canada pour ressasser des idées vieilles comme le Canada lui-même, c'est-à-dire pas très jeunes.

La police « montée ». — Parce qu'on ne sait jamais comment la gendarmerie à cheval pourra devenir utile un jour pour mater les Canayens, on l'a introduite dans les provinces de l'Est, même quand elles avaient déjà leur propre police. Et elle y est entrée avec son grand chapeau de feutre mou, sa tunique rouge et ses éperons : car à quoi bon une troupe montée qui n'a pas d'éperons ? Il paraît que le commandant général, qui sans doute obéit à une inspiration semi-« déloyale » (reconnaissons la main

de M. King), a ordonné à la police « montée » de dépouiller à l'avenir ses éperons, tout comme si elle n'avait plus besoin de montures pour charger les contrebandiers et pour aborder les goélettes dont a parlé Mlle Marie Le Franc. Une mounted police qui n'aura pour en imposer aux méchants que sa tunique rouge et son grand chapeau ne vaudra rien, moins que rien. L'Etat fédéral a évidemment un autre moyen de rendre aux mounteds leur prestige : c'est de les renvoyer dans le pays où ils ont fait leur réputation et où ils ne demandaient qu'à rester, mais d'où un ministre imbécile les a amenés dans la province de Québec pour maintenir dans l'ordre les Canayens comme vous et moi.

M. Laureys succède à M. Frigon. — Comme directeur de l'enseignement technique, s'entend. Belge de naissance, M. Laureys a épousé une Canadienne de la Côte Nord. Mademoiselle Tanguay, et il s'est ainsi implanté à demeure au Canada. Diplômé de l'Université de Louvain, il a toute compétence pour diriger notre enseignement professionnel, et nous lui souhaitons, dans ses nouvelles fonctions, le plus entier succès.

L'esclavage en Ethiopie. — Parmi les nombreux écrivains britanniques qui ont considéré la gravité du phénomène de l'esclavage en Ethiopie, nous citerons tout spécialement lady Kathleen Simon qui, en 1929, publia un livre amplement et sérieusement documenté intitulé *Slavery*.

L'Ethiopie, dit l'auteur, compte parmi les contrées les plus arriérées du monde entier et le problème de l'esclavage s'y pose d'une façon absolue et pérenne ; il s'agit d'être humains qui deviennent une simple propriété ; propriété qui peut être volée, torturée, vendue sur le marché au plus offrant ; il s'agit de femmes vendues, séparées de leur mari ou vice versa, d'enfants qui deviennent la propriété d'un autre, de fils séparés de leurs parents ; car l'esclavage ne reconnaît ni la paternité ni la maternité et reconnaît au contraire le droit de disloquer les familles selon les besoins du marché.

L'abominable trafic des esclaves, conclut lady Simon, est un crime contre l'humanité, et la Société des Nations est moralement obligée à pourvoir à l'abolition totale de l'esclavage sous toutes ses formes.

C'est donc pour la défense de l'esclavage que notre gouvernement fédéral s'est associé à l'Angleterre. Et c'est en raison de cette association que notre gouvernement, à la recherche de marchés commerciaux, a sacrifié à cette association celui de l'Italie.

M. Henri Gagnon, du SOLEIL. — Il était président de la société coopérative d'informations de presse qui s'appelle la Canadian Press, et ses camarades, tous Anglais, y compris le nouveau président, viennent de le fêter à Toronto. On a eu des paroles charmantes pour lui et pour la presse de langue française, et cela en soi ne signifie pas grand-chose, car dans la Canadian Press comme dans toutes les sociétés de ce genre les Canadiens-Français n'existent guère que pour opiner du bonnet. Mais M. Gagnon au congrès de presse qui marqua le passage de la Mission Cartier à Québec, fit vraiment les choses très bien, comme si la Canadian Press avait été un corps bilingue. Et il ne sera pas non plus resté étranger aux négociations qui ont marqué l'association de l'Havas américain à la Canadian Press, dont les excellents résultats se font chaque jour sentir.

Un qui flanche. — M. Latour, de Sainte-Thérèse, parlait l'autre jour pour M. David à Saint-Faustin. Le correspondant de la PRESSE dit à son sujet :

Il déclara avoir assisté à la première réunion de l'Action libérale nationale dont M. Paul Guin est le président. Ça se déroulait en l'hôtel Pennsylvania, à Montréal. « Nous étions, dit-il, quatorze. Nous avions en 1933 élaboré un programme de suggestions pour les soumettre à l'hon. L.-A. Taschereau. Il avait été convenu de ne pas rendre public notre rapport. Quand les fondateurs du troisième parti prirent sur eux de tenir des réunions populaires, je me détachai d'eux de même que mon ami Claude Prevost.

« Nous, les jeunes, avions des revendications à soumettre au premier-mi-

CIGARETTES SWEET CAPORAL



Ecoutez l'Emission
Sweet Caporal. Tous
les mercredis soirs,
à 8 heures.
CKAC Montréal
CHRC Québec
CHLP Montréal
CKCH Hull
CRCS Chicoutimi



Nous acceptons maintenant, comme série complète,
52 "Mains de Poker" portant n'importe quel numéro.

nistre pour qu'il les communiquât au cours de la session, mais je dois avouer que les actionnistes de cette époque ne respectèrent pas leur parole.

Il y avait peut-être parmi eux des gens pressés. Cela se conçoit. Mais pourquoi diable allaient-ils chercher des associés à Sainte-Thérèse ?

Simple questions. — Comment M. Bouchard, ministre de la Province de Québec, peut-il espérer pouvoir traiter avec l'ambassadeur de la République soviétique à Washington, même s'il représente des exportateurs canadiens désireux de troquer des produits du Canada, agricoles ou autres, contre du charbon ou du pétrole soviétique, c'est ce qu'on ne nous a pas dit. D'ailleurs, Ottawa pourrait seul lever l'embargo dont M. Bennett a frappé les importations russes. Se pourrait-il que M. Webster, voyant venir de la concurrence, a pris les devants ? Il ne faut pas, en pareille matière, conclure trop tôt, mais le marché proposé par M. Bouchard à l'ambassadeur russe ne pourrait-il pas attendre quinze jours de plus ?

Les Jeux Olympiques de 1936. — Ils auront lieu près de Berlin et tout le monde y est convié. C'est une occasion pour l'Allemagne de se relancer dans le monde civilisé, et elle la saisira avec empressément. Il n'y aura pas de « puste » et personne ne sera trucidé, sauf les non-aryens qui se seraient glissés parmi les athlètes. Mais on fera bien de veiller sur sa monnaie, car l'Allemagne, à l'heure présente, est dans une banqueroute perpétuelle, et les pays à monnaie d'or ont dû lui laisser savoir qu'ils prendraient des mesures pour ne pas échanger leur bonne monnaie (la nôtre est encore aux cinquante-cinq centièmes bonne) contre ses marks-papier, valables à l'intérieur seulement. Si notre gouvernement marchera, cela ne se demande pas, quand il semble certain que l'Angleterre marchera, comme à l'ordinaire. Mais Ottawa, en quête d'économies à réaliser, pourrait faire beaucoup plus mal que de rester chez lui.

M. Meighen et l'immigration. — Parce que les Italiens ne savent où porter leurs pas, M. Meighen estime que c'est nous qui sommes responsables des troubles d'Abysinie. Il y a tant d'espace chez nous, et tant de terre à prendre ! Comme tous les immigrationnistes, M. Meighen n'aura de cesse que le Canada se soit mis précisément dans la situation où est aujourd'hui l'Italie. Après cela, il ne nous restera qu'à chercher nous-mêmes des Ethiopiens à conquérir. Cette fois, pourrions-nous compter sur le concours de l'Angleterre ?

Olivier ASSELIN

Montréal, 6 novembre.

Victor BARBEAU

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Pour les naïfs et les gogos

L'opinion manipulée

LES cinquante dernières années ont démontré jusqu'à l'évidence le pouvoir de la presse, qui dirige d'une façon invisible mais sûre l'opinion des peuples, même les plus avancés. L'expérience de la guerre et de l'après-guerre a même montré à quel point on pouvait modifier du tout au tout l'opinion publique sur certaines questions complexes, peu accessibles à la masse, à cette masse toujours disposée à accepter une lapidaire formule de ralliement. C'est vers la formule qu'a évolué la presse moderne et les journaux « dirigés » ont fait un usage intense du « slogan », généralement inexact, mais d'un effet magique sur les foules surexcitées.

Aussi, le premier soin d'un gouvernement révolutionnaire en prenant le pouvoir est-il de museler la presse et de la transformer en instrument de propagande à son usage exclusif. La Russie a donné un parfait exemple de la puissance du monopole des journaux; l'Italie a perfectionné le système, mais il était donné aux Allemands de faire mieux encore que leurs prédécesseurs aux chemises de couleur. Le ton de la presse soviétique est tel qu'il ne peut tromper quiconque, en dehors des frontières de la Russie, à pour deux sous de bon sens; celui des feuilles fascistes, quoique plus subtil, ne peut guère laisser d'illusions, excepté aux naïfs¹, mais le ton des journaux allemands est devenu tellement mesuré, si bien dosé, que même des gens intelligents s'y laissent parfois prendre, et finissent par faire, avec la meilleure foi du monde, le jeu des successeurs du roi de Prusse. Il n'y a qu'à voir le récent changement d'attitude de certains journaux français et anglais pour en être convaincu.

Dans l'état actuel de la situation politique, il importe de voir clair et de faire, de temps à autre, le point. Il est nécessaire de démasquer les campagnes de presse allemandes qui, seules, peuvent étayer et faire réussir les manœuvres dangereuses de Berlin. Cela est d'autant plus nécessaire, que l'action allemande s'étend en dehors des frontières du Reich et pénètre insidieusement dans la presse du monde entier.

A la suite d'une interview sensationnelle accordée par Otto Strasser, chef du Front Noir germanique et frère de ce même Gregor assassiné lors du massacre du 30 juin 1934 — interview publiée par EXCELSIOR, de Paris, et sur laquelle on trouvera plus loin quelques commentaires — le ministre de la propagande, Joseph Goebbels, a publié un livre intitulé *De Kaiserhoff à la Chancellerie*, plein de détails tendancieux, mais abondamment commenté par de nombreux journaux du continent nord-américain. C'est là un exemple entre mille de la puissance de pénétration de la propagande de Berlin. Le livre de Goebbels essaie de réfuter certaines allégations de Strasser, plutôt gênantes pour les dirigeants allemands actuels.

Tout, dans la presse nazie, est dirigé de main de maître, et les rédacteurs en chef reçoivent périodiquement du bureau central des directives ultra-confidentielles, ce qui ne les empêche pas de tomber éventuellement entre les mains de quelques reporters entreprenants. C'est ainsi que le MANCHESTER GUARDIAN est récemment entré en possession de quelques documents ultra-secrets qui en disent long sur les procédés et les buts de la propagande à l'usage de l'étranger. En voici quelques exemples :

Le 5 août : excès antisémites. Interdiction de publier quoi que ce soit sur les incidents de Grünau. (Des nazis attaquent des Juifs lors d'un championnat de canotage, saccagent un club, démolissent des autos et blessent grièvement plusieurs personnes. Le silence est imposé à la presse afin de ne pas impressionner défavorablement l'étranger à la veille des jeux olympiques qui doivent se tenir en Allemagne.)

Le 6 août : Von Krupp. Ordre de faire des commentaires favorables sur le magnat de l'acier. (Depuis le changement d'orientation de la politique nazie, les

« misérables capitalistes », les « immenses capitaines d'industrie », ne doivent plus être attaqués en Allemagne.)

Même date : mines de cuivre. Défense de parler de la découverte de mines de cuivre en Moyenne-Silésie.

(Il est indispensable que l'étranger ne sache pas que l'Allemagne pourra disposer de plus de cuivre qu'on ne croit pour ses fabrications de guerre.)

Le 10 août : exécutions capitales. Seuls les communiqués officiels des exécutions capitales pourront être publiés par les journaux. Défense de mentionner le nom de Hitler à ce propos, afin de ne pas rattacher le nom du Führer aux exécutions.

Même date : pacte danubien. La presse ne devra pas demander de hâter les pourparlers afin d'arriver à une solution.

(Le gouvernement du Reich désire voir échouer ces pourparlers.)

Même date : livraisons à l'Italie et à l'Éthiopie. Défense absolue de mentionner les ventes de navires et de médicaments à l'Italie et de matériel à l'Éthiopie.

Même date : en Perse. Ne pas faire de commentaires sur l'humble origine du Chah de Perse actuel.

(L'Allemagne doit entreprendre une campagne politique en Perse pour tâcher de conquérir un marché commercial et d'obtenir des concessions.)

Le 19 août : question italienne. La presse doit se garder avec le plus grand soin de manifester son contentement de l'échec des pourparlers de paix de Paris. Il ne faut pas faire d'attaques contre l'Italie. Commenter prudemment l'impuissance de la S.D.N. Commenter un peu ironiquement le ton et le fond des articles des journaux français. Ne pas oublier d'insister sur les « désirs de paix du peuple allemand ».

Le 20 août : réhabilitation. L'actrice Trude Hesterberg ayant été réhabilitée, défense de l'attaquer ou de parler de son passé.

(L'actrice, ayant commis l'imprudence de jouer des pièces écrites par des anti-nazis, avait été violemment attaquée par les journaux. A la suite d'une histoire un peu trop savoureuse pour être contée, elle a été réhabilitée et elle a reçu un certificat de moralité.)

Le 22 août : plus d'antisémitisme. « Très important ! » Le ministère de la propagande attire l'attention des journaux sur le fait que le parti national-socialiste a cessé d'être antisémite pour devenir antijuif. A noter que nous n'avons rien contre les Arabes, ni contre les autres peuples sémitiques, ni même contre les Juifs de Palestine.

(Les nazis abandonnent ainsi la doctrine raciste, ayant l'intention de se tailler un empire colonial en Afrique, dans le Levant et dans le Moyen-Orient. L'Allemagne ne veut pas paraître traiter ses futurs sujets en êtres inférieurs, ce qui lui rendrait sa tâche coloniale future plus difficile.)

Même date : Russes et Tchèques. Appuyer d'une façon particulière sur la présence d'un général russe lors des manœuvres tchèques. Insister sur l'entente russo-tchèque, afin d'indisposer la Pologne contre le gouvernement de Prague.

Même date : comparaison ennuyeuse. Il y a quelque temps le Times de Londres a comparé l'Allemagne à la Russie et a tiré un parallèle entre les deux pays. L'auteur de cet article fait des remarques qu'il est nécessaire de relever. Appuyer sur le fait qu'il n'est pas possible de comparer le Reich avec les Soviets. Insister aussi sur l'inutilité chez nous du « hineinknuppeln » (bourrage de crâne). Mentionner l'amour du peuple pour le Führer et n'établir de comparaisons avec la Russie que pour faire remarquer que les deux pays sont à l'opposé l'un de l'autre. Parler de la terreur russe et du judéo-marxisme et mentionner qu'en Allemagne il n'y a pas de lutte de classes.

(Rien n'ennuie autant les nazis que la constatation de la similitude qui existe entre les régimes communiste et national-socialiste. Le ministère de la propagande du Reich a mis au point et a répandu dans le monde entier toute une littérature pour essayer de démontrer le contraire.)

La liste des directives ultra-confidentielles est trop longue pour que nous puissions la donner tout entière ici. On trouve dans ces instructions des indications précieuses sur les sentiments réels et sur les mobiles qui animent les dirigeants du Reich chaque fois qu'il s'agit de grands problèmes internationaux. On peut également juger de la valeur toute relative des arguments mis en circulation par un ministère inlassablement actif.

Avec la méthode qui les caractérise, les Allemands exploitent toutes les situations, pêchent en eau trouble, et quand l'eau est par hasard claire, ils se chargent de la troubler. La domination absolue du gouvernement du Reich sur la presse allemande enlève à cette dernière toute autorité. Le cabinet nazi l'a si bien compris qu'il a

endigué tous les excès de langage afin de pouvoir se servir de nouveau de la voix de la presse pour propager ses idées un peu partout.

Les exemples plus haut cités sont édifiants. Il n'y a que des naïfs ou des gogos pour se laisser prendre aux protestations d'amitié ou d'esprit pacifique de l'Allemagne. Il faut aussi avoir une rude dose d'incompréhension pour ne pas se rendre compte que le nazisme et le bolchevisme ne font qu'un et ne diffèrent que par certains détails d'application.

Mais la propagande allemande est devenue si subtile, que même des gens intelligents se laissent parfois circonvenir.

Le chef du Front Noir

parle...

Le Dr Otto Strasser, ancien collaborateur intime de Hitler et devenu par la suite son plus grand ennemi, fait de nouveau parler de lui. D'un national-socialisme plus socialiste que nationaliste — ce n'est pas peu dire — le chef du Front Noir a fini par se faire excommunier du parti nazi. Il a dû se réfugier à Prague depuis les massacres de juin 1934. Interviewé par un journaliste français d'EXCELSIOR, Strasser a fait des déclarations pleines d'intérêt mais, peut-être aussi, sujettes à caution. Il ne faut retenir de ce qu'il a dit que ce que les événements ont prouvé et ce qui est presque indiscutable. Mais il serait dangereux de se laisser prendre à certaines fantaisies comme celles du prochain écrasement du IIIe Reich, de la chute à brève échéance de Hitler, de son amour de la paix, de ses désirs d'entente avec les puissances occidentales. Strasser est un nazi d'entre les nazis, et, même ostracisé, il reste fidèle à la doctrine de la force suprême, du pangermanisme le plus violent, du radicalisme économique et social le plus fanatique. Le chef du Front Noir est un des fondateurs — et l'un des plus intelligents — du parti national-socialiste allemand. Son exil ne peut pas avoir changé sa mentalité, même s'il a pu modifier son état d'esprit et sa manière de voir.

Voici, dans leurs grandes lignes, les déclarations qu'il a faites à l'envoyé d'EXCELSIOR.

Hitler ne veut pas la guerre, mais il la fera. Il la fera, parce qu'il est un médium génial qui sent les situations sans toutefois être capable de les définir, parce qu'il représente tout ce qu'il y a d'irrationnel dans le caractère allemand parce qu'entre le connu et l'inconnu il choisira le connu et que pour lui la révolution est le grand X, tandis qu'il a fait la guerre et qu'il est familier avec l'idée de combat. Hitler se trouve en face d'un dilemme : ou continuer la révolution sociale et économique jusqu'à son aboutissement logique — et il en a peur — ou choisir la solution plus facile d'une guerre soigneusement préparée. Il se prononcera nécessairement pour cette dernière solution.

D'autant plus, c'est toujours Strasser qui parle, que Hitler ne dirige rien, mais qu'il est dirigé et qu'un jour il le sera mal, car il est pris entre deux courants : celui du peuple et celui des féodaux de l'armée et de l'économie. La lutte est engagée entre Schacht et le national-socialisme intégral. Il s'agit de savoir qui des deux aura le dernier mot. Pour le moment le dictateur aux finances et à l'économie du Reich est tout puissant, mais ses jours seraient comptés. Le nombre des mécontents augmente et Hitler le sent bien. Le chancelier a peur de perdre son prestige et il cherche à recréer une atmosphère. Il soulève de nouveau le spectre du communisme menaçant, il tâche par tous les moyens de détruire le Front Noir, le front des nationaux-socialistes qui veulent arracher l'Allemagne des mains de Hitler, maintenant que ce dernier a trahi en fait le parti.

Suit une déclaration sur l'état politique intérieur du Reich, qui serait à la veille de s'écrouler, et un petit couplet sur les excellentes intentions dont est animé le chef du Front Noir à l'égard des nations voisines.

On nous permettra de ne pas suivre le Dr Strasser dans cette voie et de n'accepter ses déclara-



Ne dirait-on pas que ce paysage stylisé est l'œuvre d'un maître du pinceau plutôt que de la capricieuse nature ? Cette magnifique photographie fait voir une partie de la forêt de Classe, à Ravenna, Italie.

tions que sous bénéfice d'inventaire.

Mais d'autre part, la description qu'il donne de la personnalité de Hitler et de ses principaux lieutenants semble cadrer parfaitement avec les actes de ceux qui ont été les maîtres du Reich au cours des trois dernières années : Hitler sent, Goebbels définit et Goering exécute. Goebbels est le Fouché de la révolution et Goering son Santerre, mais plus orgueilleux, plus brutal et plus sanguinaire que le Santerre authentique... si cela est possible.

Sur ce terrain, nous sommes parfaitement d'accord avec le chef du Front Noir. Quant à la chute prochaine du régime hitlérien... Il y a bien dix-huit ans qu'on nous dit que les Soviets n'en ont plus pour six mois à vivre...

Le réarmement français

Il est difficile de dire si la victoire personnelle remportée par M. Laval aux élections sénatoriales n'est pas une victoire sans lendemain, mais en attendant, il semble que le président du conseil de France soit assez fort pour imposer ses volontés jusqu'à la rentrée des Chambres. Il a présenté à la signature du président de la République une nouvelle série de décrets-lois dont la plupart ont trait à la défense nationale.

C'est ainsi qu'en 1936 la France disposera d'un crédit de 13 milliards et demi de francs (\$891,000,000), d'une armée permanente de 700,000 hommes, dont 100,000 seront tenus en permanence et en alerte aux frontières de l'Est. Les défenses fixes, cette fameuse ceinture de béton et de fer qui protège le pays sur près de 200 milles, vont être renforcées, et la motorisation de l'armée activée. Le programme de défense tient compte des perfectionnements de l'aviation, qui sera largement dotée de nouveaux appareils.

En même temps, la marine va pousser les travaux de construction d'un cuirassé de 35,000 tonnes pour faire pendant aux navires italiens. Le « Dunkerque » sera lancé dans deux ou trois mois et le « Strasbourg » sera mis à l'eau avant un an.

La course aux armements reprend de plus belle, depuis la dénonciation par l'Allemagne des clauses militaires du traité de Versailles et depuis l'entreprise italienne dans l'est africain. L'Angleterre, même, semble décidée à reconstituer ses armements.

Si l'on additionne les sommes dépensées depuis trois ans par les quatre grandes puissances occidentales, l'Allemagne comprise, on arrive au chiffre stupéfiant de 10 milliards de dollars. Ce chiffre se passe de tout commentaire.

En Extrême-Orient

Le gouvernement chinois vient de rendre un décret important sur la nationalisation de l'argent-métal et sur le remplacement de la monnaie par des billets de banque. Cette décision, dont on ne peut encore apprécier toute l'importance ni ressentir les effets pratiques, est grosse de conséquences qui affecteront le marché international de l'argent, les mines, les changes et les opérations commerciales sur tout le continent asiatique. Nankin, suivant l'exemple donné par les Etats-Unis et surtout pour faire face à la situation créée par la nationalisation de l'argent en Amérique, a jugé que l'embargo qui existait sur le métal blanc n'était pas suffisant pour protéger les réserves chinoises qui diminuaient à vue d'œil ni pour empêcher l'augmentation du coût de la vie dans le territoire de la République. De plus, à la suite de la réforme monétaire entreprise par le Japon en Mandchourie et en Chine du Nord, le reste du pays se trouvait placé dans une situation désavantageuse au point de vue économique. La Chine était condamnée à voir fondre ses réserves malgré toutes les mesures de défense qui n'ont d'efficacité que sur le papier.

Le gouvernement chinois tente de stabiliser le dollar à son cours actuel de 30 cents et de le remplacer par de la monnaie fiduciaire, chose qui paraît devoir être extrêmement difficile, étant donné l'état d'esprit chinois et les habitudes ancestrales de la population. La Banque centrale aura le privilège exclusif d'émission, comme dans la plupart des autres pays, et elle retirera de la circulation tous les billets actuellement en cours. C'est quand on procédera à cette délicate opération qu'on s'apercevra de toutes les difficultés de l'entreprise. Comme on peut le voir, la réforme monétaire chinoise est une affaire de grande envergure et il y a nécessairement derrière la décision du gouvernement de Nankin quelque chose de plus qu'un simple désir de se mettre au même niveau que les autres pays civilisés.

Il semble bien que la mission de sir Frederick Leith Ross ne soit pas étrangère à cette réforme. Sir Frederick est allé en Chine en vue d'étudier la situation et de proposer des mesures destinées à restaurer le marché économique chinois. Il est infiniment probable qu'il a conseillé le gouvernement de Nankin sur les mesures à prendre pour remettre en état la structure économique du pays, structure fort ébranlée depuis la hausse du métal blanc aux Etats-Unis. Le gouvernement chinois ayant accepté les conclusions anglaises, on peut en déduire que Londres et Washington se sont mis d'accord pour revaloriser l'argent et qu'il ne manquait plus que le consentement de la Chine pour arriver à la solution définitive...

ou temporaire du problème de l'argent comme moyen d'échange sur les marchés de l'Asie.

Les mesures prises par le gouvernement chinois ne manqueront pas d'amener en son temps une hausse du métal blanc et peut-être aussi des valeurs des mines productrices du Canada et d'ailleurs.

André BOWMAN

Comme toujours

Etant à Saint-Ouen, Louis XVIII lisait à M. de Talleyrand, chef du gouvernement provisoire, la Charte constitutionnelle.

- Sire, je remarque une lacune.
- Laquelle ?
- Le traitement des membres de la Chambre des Députés.
- Mais j'entends que leurs fonctions soient gratuites, elles n'en seront que plus honorables.
- Oui, Sire, oui ! Mais... gratuites... gratuites... cela coûtera bien cher.

J.-E. FOURNIER

Limitée

Manufacturiers de valises et d'articles de voyages

17-25, Ouest, rue Notre-Dame

931 rue St-Laurent,

Succursales :

287 est, rue Ste-Catherine,

1011 est, rue Mont-Royal,

4222 rue Wellington, Verdun,

861 ouest, rue Notre-Dame.

LA JAMAÏQUE



Où c'est l'été tout l'hiver

En avez-vous assez des rigueurs de l'hiver : des rhumes, des dépenses, de la neige ? Allez alors passer des mois d'enchantement dans cette terre tropicale de l'éternel soleil.

Paysages inspirateurs, Climat uniforme, Plages balnéaires, Montagnes rafraîchissantes. Tous les sports, Hôtels luxueux, Visiteurs distingués, Sites historiques d'intérêt. La saison fashionable va de novembre à avril inclusivement.

Pour renseignements complets, écrire au

Dépt. L. R. Service d'Organisation du Trafic-touristes, 403A, Imm. de la Sun Life, Montréal ou à Kingston, Jamaïque, Antilles.

¹ Pour contrôler les affirmations des feuilles fascistes, dans l'affaire française et les dépêches anglaises, d'Éthiopie, il n'y a qu'à lire la presse N. de la Direction.

1885 - CINQUANTENAIRE DU PACIFIQUE CANADIEN - 1935



Lord Strathcona, alors l'honorable Donald A. Smith, enfonçant à Craigellachie, C.B., le 7 novembre 1885, le dernier crampon qui marquait la jonction des deux tronçons de ligne reliant l'Atlantique au Pacifique.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la cérémonie qui marqua le parachèvement du premier chemin de fer transcontinental, cérémonie qui consista à enfoncer, à l'endroit où les deux tronçons de ligne furent raccordés, un crampon de fer symbolique, le Pacifique Canadien est heureux de rappeler aux citoyens de ce pays certains des développements qui, au cours du dernier demi-siècle, ont mis le Canada en évidence parmi les peuples. L'histoire du Pacifique Canadien est écrite à travers le Dominion tout entier. C'est l'histoire que devraient lire tous ceux qui voyagent en ce pays et qui savent faire preuve d'un juste esprit d'observation.

1885. Les bisons errent encore par milliers à travers les vastes plaines de l'Ouest. Des bandes d'Indiens observent avec émerveillement le ruban d'acier que des équipes prolongent sans interruption dans la direction de l'Ouest. Un autre ruban d'acier est amené vers l'Est, venant de la côte du Pacifique. C'est à Craigellachie que les deux se rencontrent. Le dernier crampon est enfoncé et le rêve de Sir John A. Macdonald devient une réalité. Le Canada est uni et il peut maintenant marcher vers son destin.

Lentement, la progression s'accroît. Le terminus du chemin de fer sur la côte du Pacifique devient le port de Vancouver. Les prairies se couvrent de colons. Des industries s'établissent partout. Des navires canadiens sillonnent les deux grands océans et complètent la route impériale reliant la Grande-Bretagne à l'Orient et à l'Australie. Et, un jour, la nation pleure le grand chef dont la vision rendit possible l'existence du transcontinental. Mais d'autres chefs apparaissent — l'un d'eux dominant tous les autres: c'est Sir Wilfrid Laurier, un descendant des premiers colons français.

Au tournant du siècle, le Canada continue sa marche en avant, prenant place aux côtés de la mère patrie en Afrique du

Sud et offrant ses terres aux émigrants désireux de travailler sérieusement. Deux nouvelles provinces sont créées. Le marteau d'un forgeron lancé par hasard révèle au monde les richesses cachées dans le sol de Cobalt. Avec son blé, le Canada devient le grenier de l'Empire.

Et l'avance du Canada se poursuit toujours. Nos forces hydrauliques sont harnachées et nos richesses minérales sont mises à jour. De puissants hauts-fourneaux sont construits, des pulperies surgissent et de grands élévateurs à grain apparaissent ici et là. De nouvelles voies ferrées sont établies pour subvenir aux besoins du transport. L'industrie progresse sans interruption et les conditions de vie au pays ne cessent de s'améliorer.

Vient le grand conflit mondial, et le Canada sait faire tout son devoir. Durant la période d'après-guerre, il garde sa

stabilité; il fait face à la crise avec sérénité et envisage l'avenir avec confiance.

* * * *

VISITEZ VOTRE CANADA!

Apprenez à mieux connaître ce magnifique pays qui est le vôtre. Montrez-le à vos enfants. Faites-leur voir le Canada au travail — dans les champs, les forêts, les mines et les usines. Les voyages à l'étranger sont aussi précieux pour augmenter les connaissances générales. A quelqu'un qui connaît déjà son pays, ils permettent de faire la comparaison et de mieux apprécier le Canada. Le Pacifique Canadien dessert toutes les régions de villégiature importantes et tous les centres industriels du Dominion. Avec ses services de navigation et ses agences dans tous les pays du monde, il peut vous conduire à l'étranger et vous y servir. Ses représentants s'empresseront de vous apporter leur concours dans la préparation de vos itinéraires.

LE PACIFIQUE  CANADIEN
ENCEINT LE GLOBE

ARTS et LETTRES

Une exposition de reliure d'art¹

LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE, une affiche annonce l'exposition de reliure d'art canadienne. Elle est signée : Myne Gauthier-Charlebois. La composition et la couleur sont si neuves, si savoureuses que les passants qui ne la remarqueraient pas seraient désespérés de l'être.

Les reliureurs peuvent être fiers de leur métier. N'est-il pas un des plus beaux qui soient, puisqu'il est au service du livre, si nécessaire au développement intellectuel ou sentimental ? Le relieur canadien doit être d'autant plus fier de son métier qu'il n'a pas, à sa disposition, comme le relieur français, des spécialistes qui exécutent, les uns le corps d'ouvrage, les autres la couverture, les autres la dorure, etc. Bref, le relieur français n'a qu'à concevoir et... à signer, ce qui est encore l'aspect le plus important du métier : mais enfin son exécution parfaite nous épaté moins quand on connaît ces détails. Raison de plus pour user d'indulgence envers le relieur de chez nous, et pour donner à son métier, par notre encouragement, une envergure qui lui permette de se développer comme en France.

Le relieur doit considérer les livres brochés, il me semble, comme des objets précieux, qu'on a installés provisoirement et qu'il faudrait placer en lieu sûr de peur qu'ils ne se brisent. Mais pour leur assurer la perpétuité, il faut d'abord opérer feuillet par feuillet. Ce doit être une grande joie pour l'artisan, car ce travail est nécessaire pour leur sauver la vie et leur assurer, dans un habillage coquet, une garantie de stabilité pour les jours à venir, une existence heureuse, exempte de tracasseries et d'ennuis. Voilà à peu près les idées que développait M. Roland Charlebois à l'ouverture de l'exposition de reliure d'art canadienne samedi dernier. Grâce à son exposé si clair, le public nombreux qui l'écoutait put suivre facilement les différentes phases de la réincarnation d'un livre sur la table du relieur.

La Bibliothèque municipale avait été gracieusement mise à la disposition de l'organisateur de cette exposition, M. Rumilly, par le directeur de l'institution, M. Fautoux. L'initiative de l'un et l'hospitalité de l'autre méritaient la reconnaissance, non pas seulement des reliureurs, mais aussi du public. Grâce à cette initiative, le public — à ce propos je pourrais peut-être rappeler le mot si spirituel d'Emile Daucier, que M. Charlebois a glissé au cours de sa démonstration : « Le grand public ne lit guère et ne relie jamais » — apprendra que nous avons des reliureurs.

Nous avons parlé de la reliure comme d'un métier. Ajoutons qu'elle est aussi un métier d'art quand elle vise plus qu'à la protection du livre, quand elle embellit et l'enrichit par le décor. L'artisan devient alors un artiste, s'il a le sens de la composition et des styles, s'il a le sens des proportions et de la logique, du dessin et de la couleur ; en d'autres

termes, s'il connaît autre chose que son métier, s'il a du goût, s'il possède pour tout dire une formation artistique. Il donne au cuir une richesse, un velouté, dont la combinaison avec le décor et particulièrement avec les ors procure un plaisir visuel intense. Mais en même temps il donne au cuir une signification, il le teinte de la pensée de l'auteur.

Dans cette exposition, M. Roland Charlebois l'emporte haut la main par sa technique impeccable et par son bon goût. Il y a peut-être injustice à établir une comparaison entre ses œuvres et celles des autres exposants, M. Charlebois ayant suivi un cours complet de décoration à l'École des Beaux-Arts. Ce qui frappe dans ses ouvrages, c'est leur logique, leur adaptation, non seulement à la pensée de l'auteur, mais aussi à la technique. J'insiste sur ce dernier point. Il faut que le décor fasse relieur. Il ne doit pas réprimer le désir tout naturel qu'on a en voyant un volume de le prendre, de le palper, de l'ouvrir, parce que celui-ci reste en définitive un livre protégé par une couverture. Les compositions qui font penser à un tableau, à une tapisserie, à un bas-relief ou à une devanture de magasin font tellement... imposant qu'on se garde bien d'ouvrir le volume. Les compositions de M. Charlebois : « Anthinica » avec son beau décor grec, « Kiel et Tanger » avec l'aigle allemande superposée aux couleurs françaises discrètement suggérées, « Lettres à sa fiancée », « L'Homme » et « La Femme », traités d'anatomie avec squelettes stylisés, et cette belle couverture d'un décor si riche de « Villes d'Espagne » méritent à leur auteur pour leur logique, leur style et leur belle exécution, de chaleureuses félicitations.

M. Jean Vaillancourt ne possède pas encore la technique de M. Charlebois. Je ne doute pas que dans l'avenir il soigne davantage les détails. Mais pour la sobriété, le bon goût et l'originalité sans prétention (son « Canadien » habillé en catalogue ne fait pas si mal après tout ! mille fois préférables à tous les « stunts » du métier, il est de la même école que son camarade. De fait, M. Vaillancourt a suivi des cours de dessin et de modelage à l'École des Beaux-Arts. M. Gérard Dorion de Québec possède une belle exécution. Son décor n'est pas toujours de la même venue. Sauf erreur, cela s'explique par le fait que ses illustrations réussies sont des reproductions de gravures prises dans les volumes à relier. Ce procédé ne sauvegarde évidemment pas le mérite de trouver soi-même une image qui synthétise tout le volume ; il reste en tout cas de bon goût.

Un mot au sujet de Victor Lafrance, aujourd'hui disparu, un des pionniers dont deux ouvrages, prêtés par M. Victor Morin, attestent l'excellence de son métier.

M. Louis Forest est un artisan honnête. M. n'a malheureusement pas reçu la formation artistique que sa technique et ses efforts lui méritent. Oui, ses efforts. Toutes ses compositions sont différentes les unes des autres. Il cherche des idées. Hélas ! il en résulte des combinaisons pour le moins étranges. Je fais cependant exception pour un petit ouvrage

¹ L'exposition est ouverte au public de 10 heures du matin à 10 heures du soir. Elle fermera ses portes le dimanche 10 novembre, à 6 heures du soir.

A travers les chefs-d'œuvre



Raphaël exécuta ce portrait de Balthazar de Castiglione lors de son passage à Urbino, vers 1504. A cette époque Raphaël, qui jusqu'alors avait subi l'influence presque exclusive du Pérugin, commence à donner à ses œuvres une marque plus personnelle, un coloris plus riche. Le peintre, qui n'atteindra que quelques années plus tard son complet épanouissement, n'en possède pas moins déjà des qualités qui forcent l'admiration.

sur la reliure représentant la presse de l'artisan. M. Forest connaît son métier comme personne. Puisque l'on juge toujours par comparaison, j'admire ses efforts quand je songe à ceux de Mlle Marguerite Lemieux, qui ont surtout porté sur la publicité. C'est sans doute pour cette raison que le public, de confiance, s'attarde surtout devant la vitrine qui expose ses ouvrages. Ses deux compositions sur « Maria Chapdelaine » (au fait, si elle apportait un peu plus de conscience à son travail, elle se donnerait sans doute le mal de bien lire le titre et n'écrirait pas Maria Chapdelaine ; faute secondaire sans doute, mais assez significative dans son cas) sont des poèmes de mauvais goût. « Venise », « Pages d'art chrétien » avec un Christ dont l'allure et le dessin sont un vrai péché mortel, « Ateliers », « Charles de Foucauld », pauvre père Foucauld ! déconcertent à force d'impudence. Je vous fais grâce du reste. Les recueils de numéros de l'illustration ont une autre tenue. Ici la différence est sensible et troublante. « Les Croix de bois » révèle également un autre esprit. Mlle Lemieux ne l'a pas exécuté au Canada à ce qu'on me dit...

Parmi les autres exposants, mentionnons Mlle Emma Coderre, dont « Les bois qui chantent » et « Scènes de la vie de Bohème » ne font pas mal, quoiqu'ils ne soient pas dans l'esprit de la reliure ; (je ne pourrais pas en dire autant de « Toi et moi » dont le lettrage en diagonale est d'un effet désastreux) ; M. Henri Beaulac, dont la composition

ble de cette partition palpitante, juvénile, finement combinée est, du point de vue scénique, d'une réussite entière. Le chef-d'œuvre doit être désormais admis dans ses variétés, dans sa vérité, montré dans sa nature.

Les écrivains et la politique

La ville de Genève a commémoré récemment le souvenir du séjour que Chateaubriand fit chez elle. A ce propos, M. André Rousseaux fait dans Le FIGARO les considérations suivantes sur la politique et les écrivains du XIXe siècle en particulier :

Il y aurait une curieuse étude à faire sur les situations diverses, mais souvent semblables, où les crises de régime ont mis les grands hommes de lettres du XIXe siècle. L'immense vanité de ces hommes-là fait qu'ils ne peuvent associer leur génie qu'à de très grandes causes. Aussi leurs plus belles heures sonnent-elles, ils peuvent du moins le croire, quand une crise révolutionnaire leur donne l'occasion de belles paroles, de vastes projets, et l'espérance d'un rôle qui soit à la hauteur de leur ambition. Ainsi Victor Hugo au lendemain de 1848. Ainsi Chateaubriand à la veille de 1830.

Seulement, les crises politiques du siècle se résolvent dans des régimes de mœurs bourgeoises et beaucoup plus terre à terre que les périodes tourmentées dont ils sont issus. C'est la monarchie de Juillet, c'est le Second Empire. Devant quoi le grand homme de lettres n'a plus envie que de dire : c'est trop petit pour moi. Ministre ou ambassadeur de Louis-Philippe ou de Napoléon III ? Fi donc.

Lamartine, pour accommoder sa grandeur avec un mandat de député, n'a que la ressource de s'installer au plafond. Mais Hugo ne deviendra pas sénateur de l'Empire. Il se fera sa majesté à lui sur le rocher de Guernsey. De même Chateaubriand ne courra pas le risque de subordonner sa vie politique à un Thiers ou à un Guizot. Mais en demeurant fidèle aux Bourbons, il saura être le dernier qui trouve quelque chose à gagner du côté d'une cause perdue.

« Alors », dit M. Rousseaux, « Genève est le lieu d'exil qu'il s'est choisi. »

Animation de la vie littéraire en France

L'Association de la Critique littéraire « songe très sérieusement », dit M. André Billy dans Le FIGARO, à intenter un procès à Francis Jammes pour avoir accusé la critique d'être « la plupart du temps corrompue par l'argent de la publicité ». On veut en finir avec les attaques grossières qui, lorsqu'elles viennent d'un écrivain de valeur, prennent une portée qu'elles ne devraient pas avoir. Le dernier livre du doux poète d'Orthez, De tout temps à jamais, dans la préface duquel il a porté sa dangereuse accusation, bénéficiera-t-il de la mise en vedette de son auteur ? On se demande comment Francis Jammes, si modeste et si tendre, a pu se laisser emporter à ce point. Cependant l'Association s'est ravisée. Elle laissera M. Jammes tranquille.

Jean-Claude MARTIN

Sur les routes du bonheur¹

Court de taille, mais d'aspect solide et bien musclé, l'œil vif éclairant la figure souriante, plein de malice et d'entrain dans la conversation, très éloquent de toute sa personne, comment se fût-on douté à première vue que le prédicateur de Notre-Dame avait un estomac débile et souffrait d'une affection des voies respiratoires. On le pouvait d'autant moins que cet homme si cordial, — « notre chère vertu la cordialité », aimait à dire S. Vincent de Paul, — si empressé auprès de ses amis, voire des étrangers qu'on lui présentait à la douzaine, ne semblait guère préoccupé de ses maux. Quand il en faisait mention, c'était pour esquiver telle invitation indiscrete (il en pleuvait de toutes parts) ou tel menu pareillement indiscret.

Ainsi la souffrance, chez le bon Père, vint achever l'apôtre. De fait, il se donne plus encore qu'autrefois ; il se donne entier dans chaque entretien ; et l'entretenu ne finit guère, car l'orateur suit de la plume les convertis de sa parole et tous ceux qu'il souhaite engager « sur les routes du bonheur ». En même temps, l'expérience acquise dans les milieux les plus divers : de l'incrédule au juif, du tiède au zélé, du gendarme au bien-pensant, lui procure des ressources d'ordre pratique, des secrets que les livres ne contiennent qu'à demi. Les livres ! on dirait qu'il a perdu contact avec les traités spirituels ou dogmatiques, lorsque par exemple il fait part de certaines trouvailles qui n'en sont pas. Cependant, dès ses années de formation studieuse, il a gardé des clartés de tout. Et puis, il est si intelligent ! Il possède des antennes d'orthodoxie. Grands et petits professeurs, qu'il taquine volontiers en public, abdiquent devant son charme, lui font confiance à tout jamais.

Sur les routes du bonheur, titre banal, mais lourd de signification. Le P. Dieux observe en bon psychologue qu'au point de vue pratique, il n'y a pas d'apologétique possible sans un point d'entente, à l'abri de toute controverse, entre l'auditeur et le conférencier. Le point d'entente variera sans doute avec les diverses catégories d'opposants. Mais cet appétit de bonheur qui creuse la chair de tout homme, lui inexorable subie par les cynistes eux-mêmes et les théoriciens du pur amour, à plus forte raison par

1 R. P. Marie-André DIEUX, de l'Oratoire — « Sur les routes du bonheur » — Une mission en cinquante sermons. Radio-Paris, 1931-34. Deux vol. Editions Spes, 17, rue Soufflot, Paris-V.

les « enfants du siècle », ne serait-il pas une porte constamment ouverte aux tentatives de l'apôtre ? Commencez par là, nous disait le Père, vous êtes sûrs d'obtenir audience, puisque l'individu le plus en marge des conventions régnantes, quels que soient les traits contingents qui le séparent de ses semblables, offrira toujours ce fond commun, essentiel, de parenté humaine. C'est ainsi que le titre de l'ouvrage en décide la base linéaire. Les deux volumes ont pour but de démontrer que seul le catholicisme répond à la constitution intime de l'homme, au vœu de sa nature. Hors de la foi, l'individu humain reste une énigme et sa vie n'est qu'un rêve. Méditons à ce sujet la deuxième partie : L'échec dans la cité sans Dieu.

Presque toute l'apologétique traditionnelle y passe, mais adaptée aux besoins du peuple. On omettra sciemment certaines démonstrations, — même parmi les plus rigoureuses, — qu'un professeur doit nécessairement livrer en classe. Vous ne trouverez pas dix lignes sur la possibilité du miracle, mais cent sur les miracles existants : miracle de l'Eglise, miracle d'Israël, « faits visibles et permanents qui suffisent à prouver l'intervention divine ». Et puisqu'il faut aux contemporains des miracles actuels plus particuliers, plus concrets, Radio-Paris les mène à Lourdes. La présentation des miracles de la Piscine est d'un si ferme bon sens que l'incrédule aux petits airs entendus n'a rien à répondre, s'il garde le triste privilège de se refuser.

C'est qu'il y a par ailleurs un miracle du Père Dieux. Il consiste en un parfait alliage de la raison active et des puissances de sentiment. Chez lui la vérité, déjà plus forte d'être vécue et sentie, — est à la fois un parfum exalté par la chaleur, — est à la fois une argumentation logique. « Pour juger, dit-il, je veux la raison et les faits ». Rappelons-nous ses causeries radiophoniques du dimanche soir où il résumait en dix minutes la conférence de la grand-messe à Notre-Dame. Tous les jours elles contenaient une thèse, arrondie aux angles, sans doute ; et libérée des filandresu abstractions, mais d'autant plus apte à raffermir la foi. Car le « primat » de l'intelligence est un postulat de l'homme avant d'être une théorie chère aux thomistes.

Tel nous retrouvons l'orateur à Paris. Ces textes, si l'oublie était possible, le feraient revivre dans le souvenir de ses amis canadiens.

M.-A. LAMARCHE, O. P.

(De la REVUE DOMINICAINE)

Échos

A propos d'Hugo

Le MERCURE DE FRANCE publie une étude de M. Francis Ambrière où les détracteurs d'Hugo sont sérieusement mis à mal, entre autres M. Georges Batault.

M. Ambrière, qui affectionne l'argument ad hominem, trouve dans l'œuvre de M. Batault « de telles platitudes que leur auteur a de grandes chances d'être incurablement fermé à la beauté poétique ; ce qui n'est pas une disposition bien favorable pour entreprendre une étude sur Victor Hugo... »

Ce qui, soit dit en passant, ne prouve pas que M. Batault ait eu tort.

L'Immortelle

L'Académie Française n'a pas toujours joui du prestige qu'on lui prête aujourd'hui, du moins officiellement. Dès sa fondation, elle eut ses ennemis — ceux de Richelieu. Mais c'est sous la Révolution que la noble institution eut le plus à souffrir. M. F. Guirand raconte dans Le LAROUSSE MENSUEL ses tribulations durant cette période agitée :

...Marat déclarait : « L'Académie des Belles-Lettres et, plus encore, l'Académie française sont de purs établissements de luxe : pourquoi seraient-ils à la charge de la nation ? Est-ce donc la peine de réduire un millier de pauvres laborieux à mourir de faim pour entretenir dans l'opulence quarante fainéants, dont l'unique état est de bavarder et l'unique occupation de se divertir ? » Chamfort lui-même, quoique académicien, déclarait que l'Académie était une corporation « créée par un despote, en vue de perpétuer l'esclavage des peuples » ! Mais le coup de grâce fut porté par l'abbé Grégoire qui, le 8 août 1793, lut à la tribune de la Convention un rapport concluant que « dans un pays

libre, les institutions inutiles ne doivent pas subsister : le fauteuil académique doit être renversé ». Le peintre David appuya ces conclusions, en dénonçant ses confrères de l'Académie des Beaux-Arts, « vieillards impuissants, dont la léthargie assidue a usé tous les sièges de l'Académie ; vieillards stupides, qui montrent dans toute sa turpitude l'esprit de l'animal qu'on nomme académicien ».

Un décret abolit immédiatement toutes les Académies. Le 5 août avait eu lieu la dernière séance...

L'Académie française reparut en 1803, mais ce n'est qu'en 1816 qu'elle reprit son titre et ses anciennes prérogatives.

André Gide et le communisme

L'adhésion de Gide au mouvement communiste a créé un certain émoi dans le monde des lettres.

Chacun y apporte son commentaire et se demande à quelle époque Gide commença à subir l'influence soviétique.

M. Jean Schlumberger répond que la « conversion » de Gide date de la publication du « Voyage au Congo » et il remarque que Gide se contente de vérités sommaires.

Depuis, Gide a mis les choses au point : plusieurs de ses écrits datant de 1893 laissent déjà deviner ses tendances. Et « l'Immoraliste » ajoute à l'intention de M. Schlumberger :

« Je nie, non point que ces affirmations soient sommaires, mais qu'il s'agisse de nuances. Persuade-toi que cette simplification en mon esprit et sous ma plume, qui m'amène à des affirmations massives, est involontaire. L'on y arrive, lorsqu'on se dit, ainsi que je le fais aujourd'hui : Ne point comprendre le monde, mais le changer. »

Un commentateur conclut que « c'est assez attristant ».

LECTURES

La musique de « Carmen » est-elle espagnole ?

L'opéra *Carmen*, que la troupe San Carlo est venue jouer à Montréal il y a quelques semaines à peine, a remporté ici un franc succès. Il est incontestable par ailleurs que cette œuvre est, avec *Faust*, l'un des opéras les plus populaires. Elle vient cependant de faire l'objet d'une critique très sévère du compositeur Raoul Laparra dans un livre publié à l'occasion du soixantième anniversaire de la première représentation du chef-d'œuvre de Bizet et intitulé : *Bizet et l'Espagne*. M. Laparra est le musicien d'aujourd'hui qui connaît le mieux l'Espagne. Aussi peut-on s'en rapporter à lui pour juger du caractère espagnol de *Carmen*. Or, selon lui, l'œuvre de Bizet comprend maints passages où l'inspiration gitane n'est rien moins qu'absente. Ce sont, par exemple, le deuxième motif de l'ouverture, celui d'Escamillo, le duo entre don José et Micaëla, le fameux air : « La fleur que tu m'avais jetée ». Il y en a bien d'autres.

Certes on ne peut accuser M. Laparra de se tromper quand il nous dit qu'un thème n'est pas espagnol, mais Henry Malherbe, dans le Temps, lui reproche de considérer l'œuvre de Bizet d'un point de vue trop particu-

lier. Admettons, puisqu'il le faut, dit-il en somme, qu'il y a des « mélanges » dans *Carmen*, mais n'oublions pas que la musique en a été « acceptée » comme musique nationale par la plupart des Espagnols et que Bizet, malgré tout, « a inventé une musique populaire proche de l'instinct des gitanes ». D'ailleurs, « les actions de *Don Juan* et des *Noces de Figaro* se passent également en Espagne et il n'y a que très peu de traces de teinte locale dans ces deux chefs-d'œuvre. »

Le jugement final de M. Malherbe sur *Carmen* nous semble concilier habilement les deux points de vue si opposés du puriste et du profane :

En somme, il (M. Laparra) regrette que *Carmen* ne soit pas, d'un bout à l'autre, une tragédie lyrique espagnole. Il oublie qu'il y a soixante ans, les directeurs de la salle Favart n'étaient autorisés à jouer que des ouvrages lyriques de demi-caractère et coupés de dialogues.

Tout en obéissant aux nécessités de la scène lyrique d'il y a un demi-siècle, en s'attachant aux nobles principes de la musique pure et en sauvant sa propre originalité, l'auteur de *Carmen* a peint, à larges touches, le paysage brûlant où ses héros aiment, dansent, souffrent et meurent. Les traits essentiels de physiognomie de chaque personnage ressortent avec précision à l'orchestre. Les contrastes sont énergiquement accusés. L'ensem-

LA CRITIQUE des LIVRES

Les Contes du roi Cambrinus

réédités chez Grès, avec illustrations de Guy Dollian.

C'est Charles Deulin qui avait écrit les *Contes d'un buveur de bière*, dont la scène se situait dans ce pays flamand où les êtres étaient si pittoresques et la bière si bonne, et où les pochades, se déroulant sous l'égide du bon dieu Cambrinus, rappelaient les gaies ivresses patronnées ailleurs par le dieu Bacchus. C'est à lui que Sainte-Beuve écrivait le 31 mai 1868 :

« L'Hôtelier des Sept Péchés capitaux est excellente. Le *Poirier de misère* est admirable. »

Et lui-même a mis, le 15 mai 1873, à ses *Contes du roi Cambrinus* cette dédicace :

Au temps jadis, à Condé-sur-l'Escaut, par les clairs de lune, ces contes se contaient dans les encoignures des rues, sur les trappes des caves.

Ils se disaient aussi aux veillées ou, pour mieux parler, aux écriennes de la Cense Marquette, chez la grand-mère d'Alexandre Favier.

Ce gentil compagnon a rafraîchi ma mémoire, un soir de septembre que nous vidions un pot de bière brune dans son clos, parmi les ruines du vieux château de Gayant.

Et c'est pourquoi ces *Contes du roi Cambrinus*, ainsi nommés parce qu'ils sont nés sous l'inspiration du monarque mousseux, sont dédiés à Alexandre Favier par son compatriote et ami etc.

Il y a belle lurette que la mémoire d'Alexandre Favier est oubliée, ou si elle vit, c'est uniquement parce que les Editions Jean Crès auront eu l'excellente idée de rééditer les œuvres de Charles Deulin, pour nous faire connaître les aventures de Gayant, dit Géant, de Tord-Chêne, du Petit-Père-Bidou, l'histoire du tailleur Warlemaque et de tous ces héros imaginaires qui tirent les délices des soirées du Nord et qui se rencontrent encore aujourd'hui à Mons, à Douai et aux environs de Valenciennes.

Les *Contes du roi Cambrinus* sont réédités avec les illustrations de Guy Dollian, hors texte et dans le texte. C'est dire qu'ils constituent un ouvrage digne de figurer dans la bibliothèque d'un connaisseur.

Sous le triangle

par Albert Vigneau,

ancien maître de la Grande Loge de France, et Viviane Orland. Aux Editions Baudinière, à Paris.

Collection d'articles et autres écrits disparates reproduits des archives maçonniques, mais surtout des journaux, et qui tous ont pour objet de rendre odieuse la franc-maçonnerie, qui mériterait d'être dénoncée plus sérieusement. Ouvrage sans grand mérite personnel, qui ne manquera pas d'avoir un certain succès en notre pays où les histoires de Léo Taxil en eurent jadis un très grand, et même en France où catholiques d'une certaine école et francs-maçons se retrouvent fréquemment dans les mêmes bateaux.

OL. A.

L'Australienne

par Doussia Ergaz.

Bernard Grasset, éditeur, Paris.

C'est un recueil de nouvelles découvertes par M. Marcel Prévost et aussitôt publié par lui dans « La Revue de France ». L'*Echance*, qui a révélé l'an dernier le talent de Mme Doussia Ergaz. Toutes les qualités qui distinguent si nettement

les conteurs russes se réunissent là pour promettre sans tarder une œuvre de grande envergure où elles se déploieraient au large d'un roman. Voici, avec *L'Australienne*, la promesse tenue.

Lola l'Australienne n'est rien moins qu'australienne. Petite Russe rêveuse, elle a dans son adolescence cherché l'évasion hors d'un réel qui la décevait en construisant autour d'elle un monde imaginaire, en se créant une légende. Après avoir mystifié ses compagnes, elle a fini par croire elle-même à ces ancêtres australiens, à leurs aventures et à toutes les merveilles qu'elle tissait sur la trame du rêve : fêtes rituelles et sacrifices mystérieux, danses étranges et bijoux barbares, splendeurs d'un autre soleil sur des océans inconnus, galopades dans l'infini des forêts. Elle est devenue la prisonnière enchantée de sa féerie.

La voici prisonnière de la réalité du mariage et de ses désenchantements, et soudain la rencontre avec l'amour. Mais comment la vie acceptera-t-elle cet autre rêve ? Lola sera-t-elle une seconde fois, comme elle le fut en fin de compte par ses compagnes, traitée de menteuse ? Sur la route où elle s'apprête à fuir avec l'amant, apercevra-t-elle le spectre de la douleur qu'elle va créer et lâchera-t-elle elle-même le rêve pour boire à la coupe du sacrifice ? Sur ce thème essentiellement russe, Mme Doussia Ergaz a réussi une œuvre remarquable par le dessin si ferme des caractères, le jeu subtil des passions et des circonstances et par cette atmosphère de fatalité qui reste l'une des plus émouvantes caractéristiques du génie slave.

Portraits sans modèles

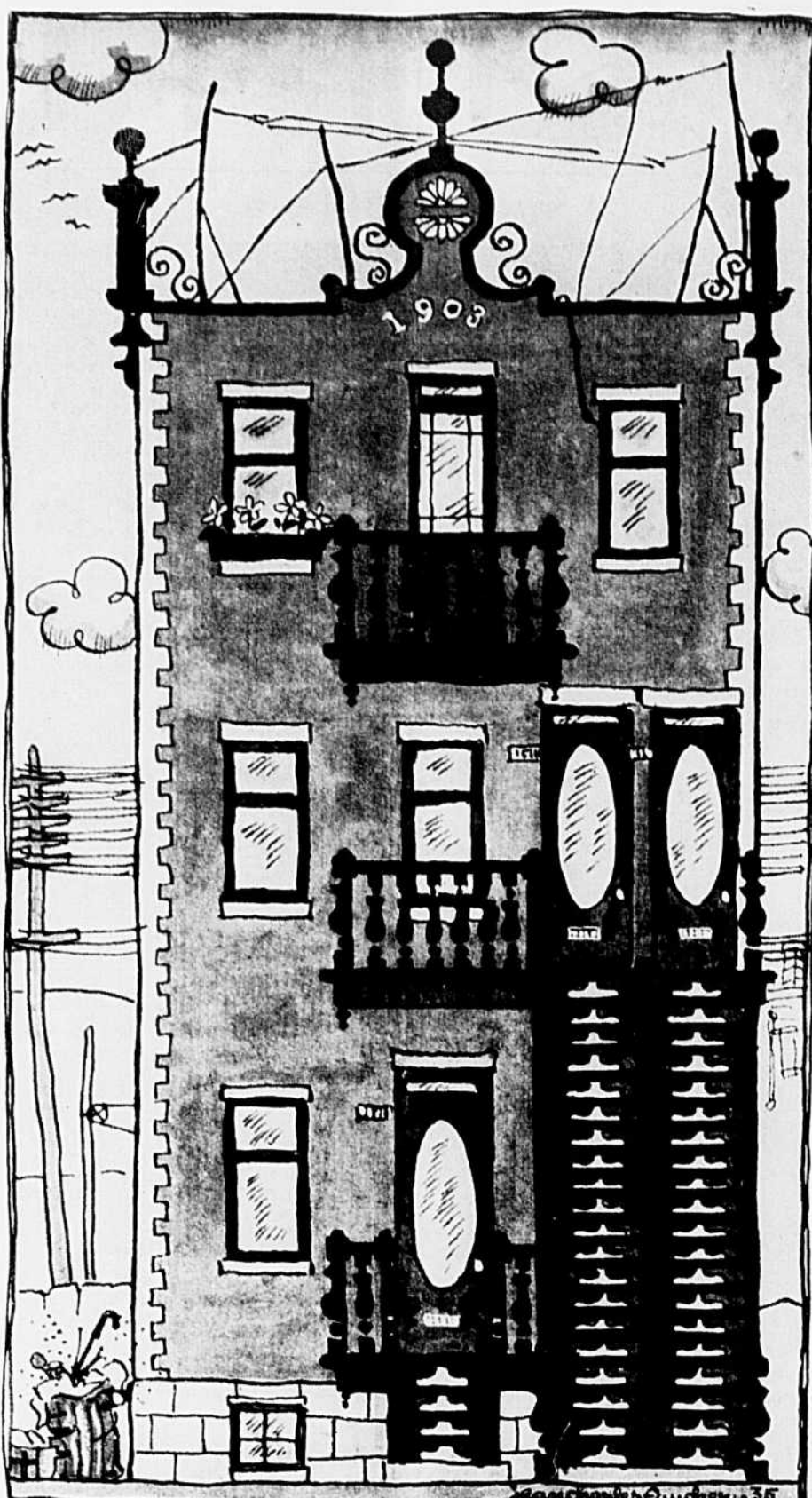
par André Suarès.

Le livre de M. André Suarès est une galerie de portraits dont les modèles sont depuis des siècles immobiles dans le blanc catafalque de leur gloire ou dans la sale vase de leur abjection. Et tous ces portraits, variés au gré des valeurs humaines, eux aussi, sont « grands ».

A côté de ce lys auquel, « où que ce soit, dans le temps ni l'espace », rien ne peut être comparé : Jeanne d'Arc — le plus monstrueux des monstres, le Néron cagot, le Tibère théologien : Henri VIII.

Dans sa grande âme simple et parfaite, « absorbée », figure de lumière, l'une de celles qui sortent avec le plus de relief de ce siècle en flammes, Inigo de Loyola contemplant de ses yeux désolés le monde qui l'environne, les passions des hommes et tous les mensonges de leurs gestes, de loin, de très loin, d'au delà d'un abîme, comme, déjà, par delà la tombe. En face, le grand maître de l'impudence, le « patron d'un enfer que l'imprimerie a tiré des limbes pour l'installer au grand jour sur la boue de la terre » : L'Arétin.

Au premier plan des Latins il nous dit admirer Suétone, que les Universités ont traité, traitent et traiteront toujours — dans leur prétention à l'infailibilité, elles ne revisent point leurs arrêts — avec la plus sotte désinvolture. Regardez, Gobineau sortant de ses mains. Quelle verve vengeresse pour mettre à nu le plus grand bluffeur d'une époque qui en foisonna ! Car, en vérité, l'affaire Gobineau est le scandale des scandales littéraires du XIXe siècle. Mystificateur du vers et de la prose,



No 4 — Type Maisonneuve

de l'histoire et de la science, salonard se prenant pour un penseur, plus vaniteux que dindon et, pour piper la gloire hors de son pays, où il ne la trouve pas, bavant, sa vie entière, sur son pays.

De ce livre à l'immense matière, palpitant d'idées, soulevé des plus pures passions, où, de Sapho à Don Juan, de Poe à Dostoïevski, de Coriolan à Elisabeth d'Autriche, chaque portrait est un chef-d'œuvre, il n'est pas une page qui ne mérite un commentaire, l'hommage de l'admiration. L'Académie française vient de témoigner la sienne à ce magnifique écrivain, en lui décernant son Grand Prix de Littérature. Ce n'est que réparer une bien longue injustice.

Le Lépreux

par Henry de Monfreid.

Cet homme-là est né quatre cents ans trop tard dans un monde qui n'était plus fait pour lui. Le XVIe siècle et son fécond bouillonnement, sa puissance créatrice et sa fièvre d'évasions, voilà la seule atmosphère où M. Henry de Monfreid pouvait donner sa mesure et se réaliser dans des œuvres durables.

Son ardente et longue épopée, M. Henry de Monfreid nous l'a déjà contée par fragments, en une belle langue, dure et claire comme une lame d'épée, avec cette suite de livres soulevés par l'exasaltation — le dégoût aussi — de l'homme qui a promené ses espoirs, sa force et son feu dans un monde malade : *Les Secrets de la mer Rouge*, *Aventures de mer*, *La Croisière du Hachich*, *Vers les Terres hostiles de l'Éthiopie*, *La Poursuite du Kaïpan*, *Les Derniers Jours de l'Arabie Heureuse*, et d'autres.

Aujourd'hui, dans *Le Lépreux*, son souvenir se reporte aux jours de sa première fuite loin de la terne Europe où piaffait son impatience, aux premières batailles livrées aux périls sur cette côte de la mer Rouge, dont chaque anse a tour à tour, entre deux drames, abrité son « boutre » errant, aux premières luttes contre les hommes, leur bêtise et leur méchanceté. Au cœur de ces pays vierges dont il rêvait, jeune adolescent brûlant de « s'en aller libre et sans tutelle, avec la menace du danger, avec le droit de se défendre et de lutter à sa guise, parmi les solitudes marines et les plages désertes, sous le soleil et sous le vent », il évoque, au soir de sa vie, les tragédies auxquelles il a été mêlé, la sombre histoire du métis Michaël, l'amitié du Somali Ali et les douces et pathétiques figures de la petite Oubéneche, ou de la tendre Harido pleurant son enfant mort... Il y évoque aussi la mort de son rêve.

La double affaire du 20 avril

roman par Georges Imann.

Depuis ses heureux débuts avec des recueils de nouvelles et des romans qu'inspiraient les souvenirs des années passées en Russie ou les scènes surprises au cours de ses lointains reportages, l'œuvre de M. Georges Imann ne compte que des réussites brillantes : *Sur trois cordes de balalaïka*, *Les Nocturnes*, *Le Fils Chêbre* — l'un des meilleurs romans des dix dernières années — récemment, cette étonnante prophétie romanesque de l'hitlérisme : *Le Tourmenteur*.

L'imagination de M. Georges Imann se plaît, en effet, à travailler sur un fond de réalité et sa double existence de journaliste et de romancier offre à ce désir des facilités sans pareilles, d'inépuisables ressources. Son œuvre court ainsi sur deux voies parallèles, nettement divisée, demeurant pourtant toujours homogène et intimement unie. D'un premier tour à travers l'Allemagne, il y a quelques années, naissait d'abord un roman et d'un second, tout dernièrement, un livre d'hallucinantes visions. En sens inverse, des tragiques événements qui ont secoué et ensanglanté Paris aux premiers mois de 1934, M. Georges Imann nous a, d'abord, offert une fresque aux couleurs vibrantes, d'un pathétique grandiose : *La Journée du 6 février* ; la ténébreuse disparition d'un magistrat dont le corps fut trouvé sur une ligne de chemin de fer en d'extraordinaires circonstances — et qui ne fut pas l'un des moindres motifs de la grave agitation d'alors — lui suggère aujourd'hui un roman.

Ou plutôt, le point de départ d'un roman. Dans *La Double Affaire du 20 avril* l'élément initial pris dans la réalité, c'est bien, en effet, la mort mystérieuse d'un avocat célèbre, détenteur d'un dossier compromettant pour certains hommes en vue, menacé sans cesse et traqué par une bande de gangsters marseillais ; mais, faut-il le dire, l'intention de M. Georges Imann n'a nullement été de ressusciter une des plus navrantes heures de la chronique politique. Il ne s'agit ici que de littérature. Du fait que lui proposait la vie, il est parti vers une série d'aventures imaginaires construites avec un art parfait, sans nulle concession aux illogiques fantaisies ni aux extravagances du « roman policier ».

Nouant ou dénouant ces intrigues, M. Georges Imann reste, en vrai romancier, dans la vraisemblance et la vérité psychologique, et si, comme disait George Sand, la première vertu d'un roman, c'est d'être romanesque, dans *La Double Affaire du 20 avril* il témoigne de cette qualité-là à un bien remarquable degré.

Armand RIO

QUESTIONS de LANGUE

Nous continuons sous ce titre les chroniques de langage qui ont été précédemment publiées sous le titre de Rectification du vocabulaire et dont la dernière a paru le 28 septembre dernier.

Extrait d'un excellent ouvrage paru il y a une trentaine d'années et que nous reproduisons par tranches, parce qu'il est encore et plus que jamais d'actualité.

SUITE

Séduits par l'élégance de la montre d'un petit magasin de nouveautés, M. et Mme Laurent se décident à faire quelques achats.

— Je voudrais six paires de bas, demande M. Laurent.

Le marchand questionne sur la couleur, la matière, la peinture et présente à son client l'article demandé : des bas.

— Bas. — Ce sont des fourreaux de fil, de coton, de laine ou de soie qui couvrent, en les moulant, le pied et la jambe.

— Ce n'est pas cela, dit M. Laurent un peu inquiet. Je veux des petits bas ne montant pas plus haut que le mollet.

— Alors, ce sont des chaussettes qu'il vous faut... En voici, Monsieur. C'est en effet ce qu'il désirait.

Chaussettes. — Les chaussettes sont des demi-bas qui portent ordinairement les hommes et, l'été, les enfants tant qu'ils sont encore en jupes. Au Canada, on désigne les chaussettes sous le nom de *chaussons*, mais M. Laurent apprend plus tard la différence qu'il y a entre ces deux objets.

Chausson. — C'est une chaussure en étoffe, en feutre ou en fourrure, qui enveloppe le pied par-dessus le bas ou la chaussette et qui ne dépasse pas la cheville. Les *chaussons* n'ont pas de semelles, ne se portent qu'à l'intérieur et tiennent lieu de pantoufles chez les vieillards et les valétudinaires.

Lorsque M. Laurent eut reçu ses chaussettes, il dit :

— Il me faudrait aussi une demi-douzaine de cols.

Le marchand atteignit quelques boîtes contenant des faux-cols de différentes coupes.

— Non, Je n'ai pas besoin de cols, je vous demande des cols.

— Des cols ? mais en voilà.

— Tenez, ceci, fit M. Laurent, en désignant sur lui l'objet qu'il désirait.

— Mais, alors, ce sont des cravates qu'il vous faut.

C'était effectivement ce que voulait M. Laurent, qui fit son emplette et qui corrigea ainsi son vocabulaire :

Col ou faux-col. — Pièce en toile ou en coton empestée qui entoure le cou et qui se fixe à la chemise. Lorsque cette pièce fait partie de la chemise, c'est le *col*. Lorsqu'elle est mobile, c'est le *faux-col*.

Poignet. — En terme de lingerie, on nomme *poignet* la bande d'étoffe, large ou étroite, empestée ou non, qui est fixée à l'extrémité d'une manche de chemise.

Manchette. — C'est l'ornement de toile empestée qui se fixe aux poignets d'une chemise.

Collet. — C'est la partie du vêtement qui entoure le cou et qui se rabat

sur les épaules. Lorsque le temps est piquant et que l'on relève le haut de son vêtement pour se protéger contre le froid, c'est le *collet* que l'on relève.

Cravate. — C'est la parure en étoffes variées, de diverses couleurs et de diverses formes qui se noue ou s'attache autour du cou, par-dessus ou par-dessous le col ou le faux-col.

Mais M. Laurent n'avait pas terminé ses achats.

— J'ai vu à la devanture, dit-il, de jolies vestes. Voulez-vous m'en montrer une ?

— Nous n'avons pas de vestes. C'est un vêtement qui ne se porte plus ; mais nous avons de jolis vestons.

— Le nom m'est égal, répliqua M. Laurent, qui avait ses raisons pour ne pas s'attacher avec entêtement au nom des objets. Voyons vos vestons.

Le marchand lui en montra de plusieurs modèles.

— Mais ce sont des gilets, s'exclama M. Laurent.

— Comment, des gilets ?

— Je vous demande une veste sans manches, qui se met sous l'habit... Comme ceci, dit-il, en désignant le vêtement qu'il portait et auquel était accrochée sa chaîne de montre.

Toujours patient et voyant qu'il avait affaire à un étranger, le marchand sourit discrètement en disant :

— Nous finirons par nous entendre, Monsieur, mais à la condition que vous ne désignerez les articles que vous désirez autrement que par leur nom.

Il lui montra alors l'article demandé en disant :

— Ceci, que vous nommez *veste*, nous l'appelons *gilet*. Et ce que vous appelez *gilet*, nous le nommons *veste* ou *veston*.

Gilet. — Vêtement court et sans manches qui se porte sur la chemise. C'est un vêtement à la fois de parure et d'utilité. Il est garni de petits goussets dans lesquels on loge la montre, de menus petits objets et de la monnaie.

Gilet de flanelle. — C'est le nom qu'on donne au vêtement, sorte de camisole de laine fine, d'un tissage serré, qui se porte sur la peau.

Au Canada, dit M. Laurent, nous nommons corps, indistinctement, toutes les sortes de vêtements qui se mettent sous la chemise.

Corps. — En terme de mercerie ce mot n'est pas français. On désigne ce que nous appelons corps par le mot

Tricot. — C'est un tissu à mailles serrées et élastique, en soie, en fil, en laine ou en coton, dont on fait des vêtements de dessous.

Henri ROULLAUD

A SUIVRE

Cuique suum

Nous avons omis de dire, dans le numéro de la semaine dernière, que la photo illustrant, en page 10, l'article intitulé *Istanbul, grande capitale* nous avait été gracieusement fournie par le service de publicité du Canadien Pacifique. — N. de la R.



Les défauts visuels

s'aggravent vite, quand ils sont négligés.

Carrière & Sénécal

LIMITÉE

271 EST, rue STE-CATHERINE

Tél. : LAncaster 7070

Optométristes - Opticiens

A L'HOTEL-DIEU

(Ajustement des yeux artificiels)

LES BIOGRAPHIES CANADIENNES-FRANÇAISES

publiées par RAPHAEL OUMET

Il est nécessaire que tous les Canadiens-Français en vue aient leur biographie et leur photographie dans l'œuvre que publie depuis 15 ans M. Raphaël Oumet. Cet ouvrage, exclusivement consacré aux nôtres, est le seul du genre au pays. Plus de 5000 biographies et photographies de citoyens remarquables, sont contenues dans les douze volumes parus jusqu'ici. Les « Biographies Canadiennes-Françaises » ont depuis longtemps acquis une importance nationale. La treizième édition est en préparation pour l'année 1936.

L'Actualité économique

La seule revue du genre publiée en langue française en Amérique.

Les personnes cultivées qui désirent se tenir au courant des questions économiques la lisent régulièrement.

On s'abonne à

L'ECOLE DES HAUTES ETUDES COMMERCIALES

535, AVENUE VIGER

Abonnement : \$3. En vente dans les librairies : l'exemplaire, 35c

En province

C'est mieux fait et moins cher

L'ATELIER des travaux de ville de LA TRIBUNE, à Sherbrooke (Québec), dispose d'un personnel et d'un outillage en tout point comparable à ceux des meilleurs de la Métropole.

SES FRAIS généraux, moins élevés, lui permettent d'accomplir tout imprimé à meilleur compte. Un travail de première qualité, quelle que soit son importance, y coûte moins cher qu'un travail de deuxième ordre ailleurs.

EN PROVINCE, c'est mieux fait et moins cher. Pour estimés, écrivez au service des travaux de ville, à

LA TRIBUNE

Sherbrooke (Québec).

Et la femme...

Entre nous

Grains de sagesse

AUTRE chose est d'ébaucher un tableau, autre chose de le finir; autre chose de faire le plan d'une maison, autre chose de la construire; autre chose de dire: «Je ferai ceci ou cela», et tout autre chose de réaliser son projet.

Il est facile de projeter, difficile d'exécuter. Nous pouvons bien, confortablement assis au coin du feu, faire maints rêves, mais pour que ces rêves deviennent des réalités il est nécessaire d'agir avec énergie en nous servant des talents que Dieu nous a donnés, et ne pas nous laisser décourager par les difficultés.

Les jeunes gens ont beaucoup à apprendre sous ce rapport. Dédaigneux des petits salaires, ils prétendent semer et moissonner en même temps, il leur semble terrible de ne pouvoir récolter avant l'automne et d'être obligés de travailler beaucoup et longtemps avant de jouir de l'aisance qu'ils ambitionnent.

Mesurant les hauteurs atteintes par leurs aînés, ils se refusent à croire l'ascension difficile. Le succès conquis par le talent et le travail persévérant passe à leurs yeux pour de la chance.

Avec quelle facilité la locomotive, les wagons, le train tout entier ne glisse-t-il pas le long des rails? Cela paraît tout simple et facile à nos yeux habitués.

Et cependant, que de pensées humaines se sont concentrées sur ce sujet! Quelle somme de travail intellectuel et manuel il a fallu pour obtenir ce que nous voyons!

Il en est ainsi de tout dans la vie: que le résultat soit grand ou petit, il semble hors de proportion avec le travail dépensé pour l'acquiescer.

Du temps, du travail, de la persévérance, du courage, de la patience, c'est tout cela que nous devons donner avant d'atteindre le but visé.

Ces réflexions m'ont été suggérées par la mésaventure d'un jeune homme peu sage qui, ayant refusé une diminution de salaire dans un établissement où il était employé depuis plusieurs années, fut congédié, à sa grande surprise! Il se croyait indispensable!

Le voilà donc sans travail aux crochets d'une mère veuve et pauvre. Un ami de sa famille lui offrit alors une situation modeste à un salaire moindre que celui qu'il avait si hautement méprisé.

Monsieur est indigné! Avoir fait des études brillantes, — c'est lui qui le dit, — pour prendre cet emploi de quatre sous!

Il trouve plus digne de lui, je suppose, de ne pas gagner le pain qu'il mange en diminuant la part des petits chez sa mère?

C'est un sot et un écerelé... Il ne lira pas mes compliments car il n'a pas de sous pour acheter la RENAISSANCE. C'est dommage!

Le succès ne vient qu'aux travailleurs et à ceux qui ne se font pas d'illusions sur leur valeur et qui exécutent consciencieusement leur travail sans compter leurs peines ni les comparer sans cesse à l'argent qu'ils reçoivent. Leur fierté est plus grande que leur appétit du gain. S'intéressant à leur besogne, ils n'agissent pas par routine et avec nonchalance, en se débarrassant tant bien que mal de leur tâche; rien ne diminue leur zèle, même pas le manque d'appréciation des patrons.

A peu près dans le même ordre d'idées, que de jeunes femmes, à peine mariées, voudraient meubler leur maison, l'orner, recevoir comme leurs amies plus riches.

«Petit à petit l'oiseau fait son nid», c'est un proverbe qu'il faut vous répéter souvent, jeune madame. Lentement, avec sagesse, et surtout par votre industrie, améliorez votre nid et vous aurez la joie sans remords de faire des embellissements qui ne creuseront pas des trous dans le budget familial.

N'oubliez pas que vous commencez, n'allez pas imposer à votre mari, par vos exigences, des charges qui l'écraseront. Serez-vous plus heureuse, si les soucis le dévorent dans un très beau fauteuil?

Un mari sage expose à sa femme ce qu'il peut dépenser mensuellement; une femme raisonnable équilibre son budget en conséquence, et elle ne se laisse aller à aucune extravagance.

Peu à peu les ressources augmentent, mais, bien souvent, les charges aussi, et il faut continuer à compter, à économiser, à créer des merveilles avec peu d'argent.

C'est un sport comme un autre! Essayez-en, cela peut devenir très amusant quand on a de l'initiative, du savoir-faire et de la bonne humeur.

Hélène ROLLIN

RECETTES

Veau rôti en escalopes

Coupez le reste de veau en tranches de l'épaisseur du petit doigt. Faites chauffer du beurre ou de l'huile et laissez la viande prendre couleur. Dressez en couronne autour d'œufs frits en alternant avec des rondelles de citron et des tranches de pain grillé. Saupoudrez de persil haché menu.

Filets mignons de porc

Parez 2 filets mignons de porc, comme on pare un filet de bœuf, en retirant la peau qui couvre le dessus des chairs; faites-les mariner 12 heures dans une marinade cuite. Egouttez-les, puis piquez-les sur la surface, avec du lard comme on pique un filet de bœuf. Mettez-les dans un plat à gratin avec du beurre, et cuisez une demi-heure, au four. Egouttez-les,

dressez-les sur plat et tenez-les au chaud; versez quelques cuillerées de la marinade dans le plat où ils ont cuit; 5 minutes après, ajoutez un peu de jus lié; faites bouillir, passez, dégraissez et versez sur les filets. Servez à part une purée de pommes de terre.

Poule aux petits oignons

Troussiez une poule; faites-la revenir avec du beurre jusqu'à ce qu'elle soit bien colorée; mouillez à mi-hauteur avec du bouillon; cuisez tout doucement avec feu dessus et dessous.

Mettez dans une poêle 2 douzaines de petits oignons crus, une cuillerée de saindoux et une pincée de sucre; sautez-les sur feu vif jusqu'à ce qu'ils soient bien colorés; égouttez-les la graisse et mêlez-les à la poule, quand celle-ci sera aux trois quarts cuite. Finissez de les cuire ensemble. Débridez la poule; liez légèrement le jus et servez.

Un organisateur politique disait hier qu'il est impossible de contenter son parti et sa moitié.



Ce joli chandail, à la fois élégant et confortable, possède, grâce à son large collet, un cachet tout particulier.

Gracieuseté de MONARCH

Sur le vif

— Comment! vous avez le courage de vous occuper de votre vaisselle?

— Mais... quand ma domestique manque ou ma femme de ménage... que voulez-vous que je fasse?

— Oh! moi... je trouve ces corvées d'un art tellement inférieur que je place mes assiettes en pile, et mes couverts dans un panier, et j'attends qu'une bonne veuille venir chez moi pour remettre de l'ordre.

— Et votre nourriture?

— Le traiteur l'apporte.

— Et quand vos assiettes sont toutes salies?

— Nous allons au restaurant et je me garde d'affronter la cuisine.

— Mais vos ustensiles s'abîment!

— Si peu.

— Eh bien, ce n'est pas mon système.

Il me serait impossible d'avoir l'esprit tranquille, si je savais mes objets en train de se détériorer... Je m'affuble d'un grand tablier et en avant! la bassine à vaisselle... Je vous dirai même que c'est une jouissance pour moi de penser que je mangerai dans de la vaisselle que j'aurai lavée...

— Quelle conception! Mais, ma chère, vous allez gagner des goûts vulgaires! Je ne pourrais jamais m'astreindre à de telles façons. Nous ne sommes pas faites pour cela.

— Je me demande pourquoi?

— Me voyez-vous balayant une salle à manger? Il y a des êtres qui sont nés exprès pour ces travaux.

— Adam et Eve ont dû balayer leur hutte, eux qui n'avaient pas de domestiques.

— Vous me confondez. Vos mains s'abîment, votre visage reçoit la vapeur des eaux grasses, et vos cheveux prennent un parfum de grailon, une odeur de mansarde de pauvres, pouah!

— Cela ne me gêne pas du tout! Quand j'ai bien astiqué ma cuisine, je passe à ma personne et je sors de mon tub aussi nette qu'une assiette.

— Mais, ma chère amie, vous dispersez des instants précieux, en vous acharnant dans votre cuisine, votre esprit en pâtissant. Vous pourriez orner votre intelligence au lieu de vous abaisser à ces besognes, indignes de vous!

— Détrompez-vous... ces besognes sont salutaires, parce qu'elles permettent d'apprécier le travail que nous donnons à faire. De plus, je ne perds pas un atome de ma dignité, pas plus que de mon intelligence... Je pense à des choses multiples, gaies ou instructives. Bref, j'ai l'impression de ne gâcher mon temps d'aucune manière.

A. SABATIER

(De la REVUE DE MADAME)

Une qualité se laisse voir, mais un ridicule se montre: on découvre l'une, l'autre frappe.

Quel besoin de se venger d'une femme? La nature s'en charge; il n'y a qu'à attendre.

La mère de Marc-Aurèle

Domitia Lucilla, la mère de Marc-

Aurèle avait épousé Arminius Vénus, qui mourut préteur, en l'an 123. Devenue veuve alors que son fils Marcus n'avait que deux ans, elle se consacra entièrement à l'éducation de cet enfant qui devait devenir si célèbre.

Les maîtres qu'elle lui donna prouvèrent son intelligence et la grande prévoyance de son amour maternel.

Marc-Aurèle, dans son admirable et immortel ouvrage, reporte à sa mère l'honneur de lui avoir enseigné la piété et la libéralité, de lui avoir appris non seulement à s'abstenir du mal, mais à ne pas même en concevoir la pensée, à se contenter d'une nourriture frugale, à fuir le faste et le luxe.

On croit que Domitia Lucilla mourut en l'an 156, et qu'ainsi elle ne vit pas son fils succéder à Antonin qui l'avait adopté.

Si elle eût été vivante, le Sénat eût fait placer, selon l'usage, son effigie sur les monnaies de Rome et on l'aurait mise, avec le titre d'Auguste (Augusta) au rang des déesses, tandis qu'elle ne fut admise qu'à la tête des premières demi-déeses ou héroïnes, en compagnie de Sémélé et d'Alcmène, mères de Bacchus et d'Hercule.

La vertu et les hautes qualités morales de la mère de Marc-Aurèle étaient reconnues et honorées par tous.

Capitolin raconte qu'un jour, comme elle priait dans son jardin, un courtisan, nommé Valerius Homullus, la montra à l'empereur en disant à voix basse: «La voilà qui demande la mort et l'avènement de son fils».

Mais Antonin qui estimait Domitia Lucilla ne répondit qu'avec dédain à cette odieuse insinuation.

Influence des femmes

Il est des qualités, dit Mme Necker de Saussure, qui ne se manifestent chez un peuple que lorsque les femmes s'attachent à les développer. Si les dons qui leur sont particulièrement accordés venaient à être retranchés de l'association commune, on verrait s'appauvrir le patrimoine de l'humanité. L'effet des facultés qui dominent chez les femmes peut se comparer à celui de leurs voix dans un chœur. Il est toute une suite de sons élevés et purs qui ne seraient jamais entendus sans elles. Non seulement elles ajoutent de l'étendue à l'échelle générale des pensées et des sentiments, mais elles transmettent aux hommes eux-mêmes le pouvoir d'exprimer des nuances d'impressions qu'ils n'auraient pas éprouvées ou distinguées sans elles; en sorte qu'elles enrichissent le monde moral et des dons qu'elles ont reçus et de ceux qu'elles développent.

Métièques

Deux amis se rencontrent, place de Brouckère:

— Comment vas-tu?

— Très bien et toi?

— Moi également. Mais j'ai eu un ennui hier. Figure-toi qu'en rentrant, je trouve ma femme couchée avec un lumbago.

L'autre s'indigne:

— Ces sacrés étrangers tout de même, il faudrait tous les... à la porte.

Souffrez-vous d'insomnie?

PRENEZ

SLEEPER

ET DORMEZ BIEN!

Le sommeil est indispensable à la santé physique et mentale. SLEEPER calmera vos nerfs et vous apportera un repos réparateur. SLEEPER, en vente dans toutes les pharmacies, ne contient pas de narcotiques. Sur réception d'un timbre de 5 sous vous recevrez un généreux échantillon. Pour commandes de gros, appelez LA-2200, ou voyez: Immeuble Castle, Montréal.

CHEZ WOODHOUSE

ÉLÉGANTS MANTEAUX D'HIVER garnis de fourrure

Ces manteaux sont faits, d'après les plus nouveaux modèles, de tissus et de fourrures comparables à ceux qu'on trouve dans les manteaux de prix bien supérieurs. Les belles fourrures énumérées ci-après ont servi à la confection des collets, qui sont des plus originaux. Les tissus utilisés sont soyeux et chauds: tissus ondulés, suède, tissus de fantaisie etc. Les doublures sont de bonne qualité; elles sont garanties pour deux saisons. Le dos de chaque manteau porte une entre-doublure de chamouis.

Couleur: noir — brun — bleu marine — vert — rouge vin. Taille: de 14 à 16 — de 38 à 46.

LES FOURRURES: OPOSSUM, RENARD ROUGE, SEAL NOIR, GENET, KRIMMER, MARTRE D'ALASKA, CASTOR DE LUXE

Prix régulier: \$27.50

Premier acompte: \$2.00.

\$19.95

Versement mensuel: \$3.00.

Sans intérêt.

Prix régulier: \$39.50

Premier acompte: \$2.50.

\$24.95

Versement mensuel: \$3.75.

Sans intérêt.

Confection pour dames.

Premier acompte: 10 pour cent.

Solde payable en six mois — sans intérêt.

WOODHOUSE & CO., Limited

105 RUE SAINT-CATHERINE, MONTREAL

Londres Birmingham Liverpool Manchester Leeds Nottingham Hull Newcastle-on-Tyne Southampton Middlesbrough Sunderland Bristol Cardiff Edimbourg Glasgow Belfast Dublin

du POISSON FRAIS

Le Magasin qui montre l'enseigne HATTON vend le Meilleur Poisson et le Plus Frais!

THE PICK OF THE CATCH.

D. HATTON COMPANY

LA COMPAGNIE HATTON, Montréal, Établie en 1874.

Historique

LA Young Men's Christian Association, mieux connue sous les quatre initiales Y.M.C.A. (prononcez à l'anglaise) et quelquefois sous la première seule, «Y», remonte à 1842. Sa fondation à Londres, en Angleterre, revient à George Williams, jeune apprenti fraîchement arrivé d'une grande ville de la province anglaise.

Cette idée d'une association chrétienne a des origines assez lointaines. Dès le XVII^e siècle, en effet, de semblables sociétés existaient en Angleterre, pour des fins exclusives d'édification religieuse. Un peu comme les cercles de l'A.C.J.C., où l'étude et la prière jointes à l'action sont les principaux mobiles. Les petites sociétés de 1698, travaillant isolément, étaient essentiellement des cercles d'étude biblique. A la mort de la reine Anne et à l'avènement de Jacques I^{er}, le catholicisme redevenait la religion officielle. Les cercles durent prendre le nom de *clubs* pour ne pas éveiller l'attention royale et surtout afin de n'être pas frappés d'interdiction.

Quand George Williams arriva à Londres, le peuple anglais ne pratiquait guère de religion; il s'acheminait rapidement vers l'agnosticisme ou l'indifférentisme religieux. Dans nombre d'endroits, les temples de la religion établie — l'anglicanisme — étaient déserts. Les seules Églises qui manifestaient une certaine vitalité étaient les sectes dissidentes (méthodiste, baptiste, etc.) et le catholicisme. Celui-ci sortait littéralement de terre après deux siècles, et donnait le mouvement d'Oxford avec l'éblouissante équipe conduite par un *clergyman* du nom de Newman, qui cœdrait bientôt la pourpre romaine.

L'Angleterre connaissait alors une prospérité inouïe. Grâce à ses réserves de houille et à sa prépondérance maritime, ses comptoirs se multipliaient partout. L'industrialisation progressait par bonds. Un facteur nouveau était apparu: le machinisme. Les villes regorgeaient d'habitants. A Londres — la ville hypertrophiée — l'ivrognerie et le libertinage florissaient. Les conditions de travail étaient terribles pour l'ouvrier. L'exploitation du capital humain battait son plein. On trimait dur pour un maigre salaire. Avec le recul du temps, l'époque victorienne apparaît glorieuse. La médaille cependant a un revers: le *paupérisme*. Pour oublier sa misère, le peuple encomrait les *pubs*. A la buvette, les femmes coudoyaient les hommes, à qui elles disputaient volontiers la palme pour le nombre des tournées. Et l'industrie, ce Moloch, réclamait sans cesse des bras. D'où affluence surtout de jeunes gens dans les villes et dans les ports importants du royaume. On conçoit aisément à

La Y. M. C. A. — Notes générales

quel dangers moraux et à quelles contagions physiques le jeune homme était exposé loin du foyer familial. Il n'y avait aucune société se souciant d'aider et de préserver la jeunesse. Celle-ci, en s'amenant à Londres, se débrouillait tant bien que mal.

Williams était un bon jeune homme, moral, sobre, travailleur, aux mœurs irréprochables. Cet état de choses le révolta et il songea aux moyens d'y remédier. Mais comment y arriver avec les maigres ressources à sa disposition? Comme tous les vrais apôtres, qui n'ont que leur talent et leur énergie, il paya d'exemple et fit du prosélytisme auprès de ses camarades. Dans l'immense boutique de drapier où il travaillait, il y avait près de 80 jeunes gens. La plupart menaient une vie dissolue, en marge de toute pratique religieuse. Proies marquées de l'ivrognerie sinon de la syphilis, ces deux plaies, au siècle dernier, des grandes cités britanniques. Dès son arrivée à l'atelier, il impressionna ses voisins par son maintien digne, irréprochable. Son exemple entraîna vite quelques jeunes gens bien disposés. Le patron, à qui il s'était ouvert de son projet d'association, l'encouragea fortement et l'aidera même pécuniairement.

La Y.M.C.A. était fondée. Comme on s'en doute un peu, tout n'allait pas comme sur des roulettes. Petit à petit, l'idée fit son chemin. Le cercle répondait à un besoin impérieux. Bientôt, des succursales se fondaient un peu partout dans la région londonienne. Vers 1846, le mouvement gagna Manchester, Liverpool, Taunton, Exeter, Leeds etc. D'Angleterre, il passa en France, en Suisse, en Allemagne, en Autriche etc. Il fit bientôt tache d'huile. On le trouve aujourd'hui partout, comme en fait foi la photo ci-contre, qui représente la maison de Jérusalem. Don d'un Américain, John J. Jarvis, elle fut construite au coût d'un million de dollars. Il faut nous résumer, car une simple mention de toutes les œuvres de la Y.M.C.A. exigerait des volumes. Si nous avons appuyé sur les modestes origines de l'association, c'est pour mieux faire comprendre que le grain de sénévé a longtemps germé avant de devenir le chène altier et puissant d'aujourd'hui.

Etat actuel

En bref, la Y.M.C.A. compte actuellement dans le monde plus de 10.744 sections, 5.698 bureaux payés,

2.060 immeubles et 1.534.363 membres. Elle couvre 58 pays.

En Amérique du Nord, où elle est particulièrement prospère et solide, son budget annuel de dépenses se chiffre par \$37,644,600, se répartissant comme suit: Canada, \$1,646,500; Etats-Unis, \$35,998,100. Au poste de l'actif, qui s'élève à \$247,281,400, le Canada figure pour \$8,940,600 et les Etats-Unis pour \$238,340,800.

L'association a plus progressé depuis quinze ans que pendant toute son histoire antérieure. Elle a pénétré dans plus de pays catholiques que dans des pays protestants. Non seulement les églises protestantes lui sont-elles désormais favorables, mais l'Eglise grecque orthodoxe et même l'Eglise catholique l'envisagent avec moins de rigorisme, et cela, pour des raisons nombreuses que nous donnons ci-après. Géographiquement, la Y.M.C.A. se scinde en trois groupes: a) anglo-américain; b) continental ou européen; c) missionnaire. Chaque groupe donne lieu à une politique et à des directives particulières. D'après un de ses historiens, l'association a eu à combattre cinq adversaires redoutables: l'ignorance, la pauvreté, la maladie, l'adversité et le péché.

Facteurs de succès

A quoi faut-il attribuer l'expansion rapide de la Y.M.C.A.? Entre plusieurs, d'après un panégyriste, le principal facteur est indiscutablement la croissance phénoménale des centres urbains. Conception très moderne des besoins essentiels de la jeunesse des villes, telle nous apparaît la Y.M.C.A. avec ses méthodes d'affaires hardies, ses initiatives variées, son allant, son dynamisme, voire ses points faibles. Tout chez elle dénote des origines urbaines. D'où impossibilité radicale de comprendre et de suivre intelligemment ce mouvement d'envie universelle — le plus vaste et le plus cohérent peut-être du monde protestant — sans une connaissance profonde du processus qui fait naître et grandir les grandes agglomérations contemporaines. Jadis les villes résultaient avant tout de la défense du territoire, du commerce ou des plaisirs. Aujourd'hui, la richesse et le confort que celle-ci apporte sont l'aimant irrésistible qui attire l'homme dans les villes. On veut s'enrichir rapidement et bénéficier des avantages très souvent factices qu'offre surabondamment la grande *mangeuse d'hommes*. La croissance d'une ville n'atteint donc son plafond que lorsque la subsistance de ses habitants y devient trop pénible. Le nombre est ici fonction de la prospérité, apparente ou réelle. La loi est aussi inflexible que celles des Mèdes ou des Perses. Dans son livre *Modern Cities*, Loomis ajoute que seul le coût de la vie peut mettre un frein efficace à l'accroissement des populations urbaines. L'histoire n'enseigne-t-elle pas que des cités antiques, jadis populeuses et prospères, ont vu leur population lentement décroître, puis finalement disparaître au point que l'herbe pousse sur leurs ruines. Au fond, l'économie conditionne et régularise en général la marche des civilisations. Pour les sociétés comme pour l'homme isolé, le *primo vivere* s'impose avec la même rigueur.

A tout événement, la Y.M.C.A. couvre l'univers d'un réseau de plus en plus serré d'œuvres aussi ingénieuses que pratiques. N'était la crise, elle se serait étendue davantage. C'est qu'en effet elle répond à un besoin profond des masses juvéniles. La jeunesse qui fréquente en si grand nombre ses maisons y trouve de quoi satisfaire ses aspirations morales, intellectuelles et physiques. A tout cela s'ajoute un personnel de choix, stylé, dressé, spécialisé. L'enfant, le jeune homme est confié dès son arrivée ou son entrée à un moniteur compétent, qui souvent sait mieux que l'intéressé lui-même ce qu'il lui faut pour se fortifier physiquement et pour augmenter son bagage intellectuel. L'atmosphère des maisons y est d'une moralité à toute épreuve, peu tracassière et discrète.

Objection doctrinale

C'est la principale que l'Eglise catholique a contre la Y.M.C.A. Elle s'explique jusqu'à un certain point par l'étroitesse d'esprit et le sans-gêne de certains secrétaires de groupes du début. En effet les mots *superstition* et *infidélité* reviennent souvent dans leur correspondance lorsqu'ils ont à parler des pays européens catholiques. Notons toutefois que les plus fanatiques sous ce rapport sont les Européens eux-mêmes: Français, Suisses, Allemands etc. De Suisse, en 1855, le groupe de Genève écrivait par exemple à celui d'Edim-

bourg pour le supplier de «prier pour la chute du papisme, pour l'aide aux chrétiens persécutés et pour la libre dissémination des Saintes Ecritures dans les pays sous la domination de l'Eglise de Rome.» Language peu charitable à l'égard de l'Eglise-mère, on en conviendra. Le Père Lecompte, S.J., a relevé verbatim, dans son tract sur la Y.M.C.A., ce que la citation de Pétrarque dans l'ouvrage de Sandham sur la Rome de la Renaissance peut avoir de péjoratif pour les catholiques, soucieux de vérité et de probité historiques.

Les Européens ne semblaient pas avoir saisi la portée véritable de ce mouvement nouveau. Un Anglais, Langdon, disait en 1859: «A feuilleter les rapports et la correspondance de nos frères français, on est frappé des contrastes que présentent leur histoire et la nôtre, comme des caractéristiques particulières des associations françaises et celles plus générales du peuple français. En Angleterre, l'association est considérée



George WILLIAMS

comme l'aboutissement des traditions et du caractère national; pour tout dire, l'association porte l'estampille britannique. Outre-Manche, c'est exactement le contraire qui se produit en venant heurter de front tout ce qui est spécifiquement français. Au fond, la Y.M.C.A., pour se répandre, devait s'humaniser et perdre lentement sa marque britannique; à l'instar de l'Eglise catholique, s'appuyer de moins en moins sur le facteur racial ou simplement religieux. Pour devenir internationale, la Y.M.C.A. dut évoluer et assouplir de plus en plus sa constitution première.

Orientation nouvelle

Rien ne prouve mieux la transformation que subit actuellement la Y.M.C.A. que le chapitre X d'un ouvrage publié en 1929 aux Etats-Unis, chapitre intitulé *Interdenominational and Interconfessional* (inter-séctarisme et interconfessionnalité). Ce volume s'intitule *Formative Ideas in the Y.M.C.A.* L'auteur, Maurice Super, est secrétaire du groupe polonais à Varsovie. La citation est longue mais substantielle:

«Durant la Grande Guerre, les services des Y.M.C.A.s canadiens et américains furent requis dans maints pays et cela dans des proportions inimaginables. Les catholiques polonais et les grecs orthodoxes virent la Y.M.C.A. dans leurs milieux et se dirent: «Même après la disparition des tribulations, nous voulons que notre jeunesse comme celle d'Amérique continue à bénéficier des avantages de la Y.M.C.A. de façon permanente.» Mais comme ceux-ci n'étaient pas protestants, bien qu'ils aspirassent à jouir des bénéfices de l'association, comment arriver à résoudre ce problème épineux?

«L'appel ne pouvait rester sans réponse, à moins que celle-ci n'abandonnât sa qualification de chrétienne. Ainsi surgit en Grèce, en Roumanie et en Pologne, une variété nouvelle de Y.M.C.A., nullement protestante ou si peu, comme en Pologne, où la proportion est identique à celle de l'élément protestant au sein de la nation, soit un peu plus de 5 pour 100. Comme on le pense, le travail dans ces pays fut poursuivi de façon à respecter les croyances religieuses établies. Toutefois, rien n'était contraire aux principes fondamentaux et universellement acceptés par toutes les associations; rien dans ces constitutions ne s'oppose à l'esprit chrétien. En Tcheco-Slovaquie, sur une moindre échelle, le même phénomène se produisit. Ajoutons que les protestants y sont ici plus nombreux et demeurent l'élément moteur de l'association nationale.

«Le fait nouveau est qu'en Pologne et en Tcheco-Slovaquie, nous avons une Y.M.C.A. *interconfessionnelle*, alors qu'en Roumanie et en Grèce, les Y.M.C.A.s sont *orthodoxes*. L'association tchéco-slovaque adhère cependant à l'Alliance universelle des Y.M.C.A.s (dont le siège est à Paris); les autres s'en sont abs-

tenues, bien qu'elles soient parfaitement d'accord avec le mouvement général et participent à titres d'invitées à toutes les réunions. L'expérience précédente se répètera-t-elle? La Y.M.C.A. professera-t-elle d'abord l'interconfessionnalité qu'elle définira comme sa politique et sa philosophie définitives, pour enfin terminer par des remerciements à Dieu pour les fruits de la moisson? Tendrons-nous la main aux catholiques et aux orthodoxes, non seulement d'une manière amicale mais confraternelle? De telles résolutions s'élaboreront péniblement. Par crainte d'amoindrissements ou de pertes sensibles, des chrétiens sincères s'y opposent formellement. La Y.M.C.A. allemande se dresse par exemple contre l'admission de la Y.M.C.A. polonaise à titre de rouage essentiel de celle de l'Alliance universelle. Par ailleurs, il y a une unanimité quasi-totale parmi les chefs de la Y.M.C.A. américaine qui n'ont qu'une voix pour louer l'œuvre poursuivie en Pologne. Ce travail suscite un intérêt énorme sur tout le continent nord-américain. En Grèce et en Roumanie, le problème est différent car l'Eglise orthodoxe s'y montre inoffensive.

«Voilà où nous en sommes. Nous applaudissons à notre *inter-séctarisme*; irons-nous plus avant en déclarant notre mouvement franchement *interconfessionnel*? Les Y.M.C.A.s grecs et polonais sont nos enfants. Devons-nous les recevoir au sein de la famille?»

Les italiques sont de nous. Deux écoles, deux tendances s'affrontent donc. A vrai dire, elles se sont toujours heurtées. Mais, tant que la Y.M.C.A. eut un territoire plutôt circonscrit aux pays anglo-saxons et protestants, ce changement d'orientation était discrètement escamoté, comme le sont d'ailleurs partout les questions litigieuses quand leur étude ou leur solution n'est pas impérieuse. Ce n'était pourtant que simple ajournement. Dès que la Y.M.C.A., à la suite de circonstances anormales dues à la guerre et aux bouleversements qui s'ensuivirent, se vit tout à coup implantée dans des pays étrangers par la langue et la religion, il fallut faire face à des données nou-

velles. Il y eut friction, comme en Italie où la Y.M.C.A. s'installa à Rome même, sous le nez du Saint Père. Des propos imprudents ou peu délicats furent tenus par des adeptes — probablement fraîches recrues à la façon déraisonnable. En Europe, l'Eglise fulmina contre le prosélytisme dangereux pour l'intégrité de la doctrine. La propagande a cessé depuis ou s'est amenuisée. L'apaisement est venu ainsi que la paix. Chacun reste sur ses positions mais fait preuve de bon voisinage. On a compris que l'ère des controverses religieuses publiques est définitivement close depuis fort longtemps. Convertir en masse, comme on convertissait autrefois les Barbares, n'est plus de mode. Le pittoresque y perd peut-être, mais la paix et la concorde compensent amplement cette perte. L'Eglise catholique, durant toute l'époque médiévale, s'est toujours sagement abstenue de pousser à la conversion des juifs du ghetto romain. Elle comprenait qu'un credo ne s'impose pas à coups de matraque ou de cravache. Discuter religion n'est donc possible qu'entre gens cultivés et sincères. Seules les élites peuvent aborder, sans acrimonie et avec tout le tact voulu, des matières aussi délicates sans mettre à coup sûr le feu aux poudres. Les conversations de Malines en sont un exemple éclatant.

Nous ignorons quelle direction future prendra la Y.M.C.A. Toutefois, une décision grave devra être arrêtée tôt ou tard. De deux choses l'une: ou bien la Y.M.C.A. restera elle-même, c'est-à-dire une association protestante, où les catholiques et les orthodoxes ne pourront être admis qu'à titre de membres associés, sans aucune participation active. Cette attitude amènera, par voie de réaction, la fondation d'une société analogue catholique. Ou bien, les tenants éclairés et conscients de l'évolution des idées feront prévaloir leur point de vue. La Y.M.C.A. deviendra alors une association chrétienne dans toute l'acception du mot. Abandonnant toute ambition spirituelle, elle se cantonnera dans le domaine — vaste et complexe à l'infini et où elle est sans rivale sérieuse — du développement physique et moral de la jeunesse. Ce qui s'est fait pour le scoutisme — anglo-saxon et protestant à l'origine — ne se peut-il pas répéter pour la Y.M.C.A.? Nous posons la question en toute loyauté. Elle est assez importante et grosse de conséquences pour faire réfléchir.

Jean-Robert BONNIER

En vente au Canada depuis plus de 100 ans.



FLACON
plat
Cette Réelle Saveur de Hollande
85¢

GIN 26 40
\$1.90 \$2.65
de **KUYPER**

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695 136 F



Aujourd'hui
FAITES
"UN CHANGEMENT
POUR LE MIEUX"
essayez

Cigarettes
GRADS

52 "Mains de Bridge", en série ou non, sont acceptées

L. O. GROTHE LTEE — MAISON CANADIENNE ET INDEPENDANTE

CA VAUT UNE
BIÈRE

Dow
OLD STOCK

À LA VÔTRE!

FONDÉE IL Y A
145 ANS

La SCÈNE et L'ÉCRAN.



Première photo prise à Hollywood de Simone Simon, la charmante artiste française qui est en passe de devenir « star » de première grandeur et vedette internationale.

Reproduit de POUR VOUS.

Vers l'affranchissement de la danse

par Serge LIFAR

Serge Lifar, qui vient de publier « Quand j'avais faim », le livre de ses débuts, expose ici sa théorie de la chorégraphie.

LORSQUE j'ai terminé la saison dernière avec « Icare », qui est le symbole, la signature vivante de ma théorie, exposée dans LE MANIFESTE DU CHORÉGRAPHE, il s'est engagé une polémique qui m'a montré que le public confond des mots aussi différents que « danse » et « chorégraphie ». Le danseur est un exécutant ; il doit danser et lorsqu'il a dansé, son rôle est fini, il ne peut rien avoir à dire ; c'est au chorégraphe à ériger son art en théorie, à l'inventer, à lui indiquer des voies nouvelles. C'est en tant que chorégraphe que je parle ici.

Depuis deux siècles, la danse s'est développée, soit asservissant la musique, soit asservie par elle. Nous avons vu d'abord le danseur commandant un musicien souvent peu doué, ou doué pour le ballet et non pour la musique, dont il ne se servait que comme d'un accompagnateur. Puis ce fut au début du XXe siècle, le « duncanisme » ; les danseurs déclaraient : Nous pouvons tout danser. Alors les musiciens, les prenant au mot, composèrent des ballets dont beaucoup sont des œuvres de génie, mais qui ne tiennent aucun compte des possibilités du corps humain, ni du rythme qu'il exige.

J'affirme que c'est au chorégraphe à jeter les bases de la composition dansante, à lui donner sa structure, dont le musicien peut s'inspirer comme il s'inspire d'un poème, pour créer une œuvre personnelle, tout en respectant le rythme de la danse. Par exemple : le danseur fait un mouvement qui dure le temps d'une blanche ; le musicien peut noter deux noirs, une noire et deux croches, quatre double-croches et une noire, ou toute autre combinaison qui lui plaît, mais il ne peut pas noter une noire et une blanche car ceci contrarierait le mouvement. Ce qui se dégage d'atmosphère de la danse dans son ensemble, ce qu'elle contient d'âme et de signification, doit se retrouver dans la musique, mais pour ainsi dire filtré, modelé, selon la personnalité du compositeur. Ainsi un même poème peut inspirer des œuvres musicales très différentes, mais dans chacune il doit cependant se retrouver.

Cette théorie permet, en même temps que la collaboration de la musique et de la danse, de laisser à chacun de ces arts l'indépendance nécessaire à leur complet épanouissement. Elle nous donne la possibilité de devenir des créatures, alors que, suivant la théorie qui nous obligeait à nous plier à la fantaisie du musicien qui, souvent, ignorait tout de la danse, nous ne pouvions qu'être des illustrateurs de la musique. Un art perd forcément l'essentiel de sa force vitale, son élan créateur, lorsqu'il est réduit à n'être que l'illustration d'un autre art.

Le peintre a-t-il besoin qu'un musicien ou qu'un poète décrive son tableau avant de le peindre ? Pourquoi la danse ne pourrait-elle pas créer indépendamment de la musique et, même, se passer de la musique ? Si cette dernière, par sa puissance émotive, est une collaboratrice précieuse de la danse, elle ne lui est pas indispensable et ne doit en aucun cas l'asservir, comme ne le doit pas non plus le dessinateur ou le décorateur qui invente un costume ou un décor pour la danse et non, comme certains d'entre eux en ont parfois la tendance, demander à la danse de se plier aux exigences d'un costume ou d'un décor.

Cette théorie d'ailleurs n'est nullement inventée par moi, elle a été préparée par deux cents ans de développement progressif de la chorégraphie, par des essais qui ne connurent pas

le succès, même par des erreurs qui la servaient. Je peux dire que j'ai eu la chance d'arriver à point pour la signer, alors que l'art de la danse était mûr pour elle.

J'ai l'intention, cette année, de choisir des ballets dans le répertoire le plus classique, afin de montrer la différence. La critique et le public sont habitués à parler de « ballets classiques » par opposition aux ballets modernes, mais en réalité il n'y a pas opposition, l'un découle de l'autre ; l'art de la danse, comme toute chose, évolue continuellement, et on ne peut pas l'enfermer dans le cadre étroit de la danse dite classique, comme on ne peut pas imposer aux chorégraphes à venir les principes des chorégraphes d'aujourd'hui qui, dans quelques années, sans aucun doute, deviendront à leur tour classiques. La danse moderne est à la danse classique ce qu'une automobile est à une bicyclette, ce qui ne condamne nullement la bicyclette et n'empêche personne d'y monter, à titre de sport, comme cela ne doit pas empêcher de mettre un ballet classique dans un répertoire moderne à titre de document. Mais il est aussi ridicule de vouloir imposer à la danse des lois périmées, qu'il serait ridicule, sous prétexte que la bicyclette est une bonne chose, de nier l'utilité de l'automobile.

D'ailleurs le sens dans lequel est employée l'expression « ballet classique » est inexact. Il y a eu, comme en littérature, l'école classique du XVIIIe siècle, et il y a eu aussi l'école romantique du XIXe. Il serait plus exact de dire « ballets français », car ils sont nés en France, à la faveur des rois, puis leur écho s'est propagé au nord et au sud et il est arrivé, entre autres, jusqu'en Russie où le tempérament slave en a fait les « ballets russes » qui, par une répétition inverse de l'histoire, sont revenus en France, favorisés par le goût du public pour ce genre de spectacles alors qu'autrefois il se contentait, en tout et pour tout, de ce que lui offrait l'opéra.

Maintenant que l'école romantique, avec ses pointes, sa préciosité, avec ce qu'elle comportait d'artificiel, a vécu, j'estime que la danse doit surtout être expressive. Le danseur ne doit pas seulement être un interprète qui se contente d'exécuter quelques pas plus ou moins acrobatiques, mais il doit être un artiste dans tout ce

ÉCHOS

Création d'une pièce canadienne

La troupe Barry-Duquesne, qui depuis deux ans consacre ses activités à l'interprétation de sketches radiophoniques, revient au théâtre Stella la semaine du 11 novembre pour y créer *Gens de chez nous*, pièce en trois actes de M. Henry Deyglun.

Gens de chez nous, qui sera présentée sous le distingué patronage de l'honorable Irénée Vautrin, ministre de la colonisation, est une pièce d'inspiration purement canadienne qui traite de la vie de nos colons, que l'auteur a connus au cours de ses nombreux voyages en Abitibi.

Le public montréalais reverra sans doute avec plaisir sur la scène du théâtre Stella MM. Barry, Duquesne, Deyglun, Mmes Bella Ouellette, Mimi d'Estée et Olivette Thibault.

On retient ses billets en téléphonant à PLateau 1166.

Concert radiophonique

A son émission radiophonique de dimanche prochain, 10 novembre, la General Motors offrira le programme suivant, exécuté par le célèbre pianiste José Iturbi et par Erno Rapoe qui dirigera l'orchestre symphonique :

Ouverture de *La fiancée troupée* de Smetana (orchestre) ; Concerto pour piano et orchestre en la mineur de Grieg : premier mouvement, *Allegro* (José Iturbi) ; *Prélude* de Jarnfelt et *Londonderry air*, arrangement de Grainger (orchestre) ; *Liebestraum* de Liszt (orchestre) ; *Spinning song* de Mendelssohn et *Navarra* de Albeniz (José Iturbi) ; *A victory ball* de Schelling (orchestre).

Mozart à l'écran

Après la vie de Chopin, de Bach, de Schubert, voici qu'on va tourner la vie de Mozart. L'acteur anglais Stephen Haggard incarnera l'auteur des *Noce de Figaro* et de *Così fan tutte*. Un moment on avait pensé à s'inspirer de la ravissante pièce de Sacha Guitry, finalement c'est Margaret Kennedy, l'auteur de *Tessa*, qui a été chargée du scénario.

Après la vie de Chopin, de Bach, de Schubert, voici qu'on va tourner la vie de Mozart. L'acteur anglais Stephen Haggard incarnera l'auteur des *Noce de Figaro* et de *Così fan tutte*. Un moment on avait pensé à s'inspirer de la ravissante pièce de Sacha Guitry, finalement c'est Margaret Kennedy, l'auteur de *Tessa*, qui a été chargée du scénario.

Après la vie de Chopin, de Bach, de Schubert, voici qu'on va tourner la vie de Mozart. L'acteur anglais Stephen Haggard incarnera l'auteur des *Noce de Figaro* et de *Così fan tutte*. Un moment on avait pensé à s'inspirer de la ravissante pièce de Sacha Guitry, finalement c'est Margaret Kennedy, l'auteur de *Tessa*, qui a été chargée du scénario.

Après la vie de Chopin, de Bach, de Schubert, voici qu'on va tourner la vie de Mozart. L'acteur anglais Stephen Haggard incarnera l'auteur des *Noce de Figaro* et de *Così fan tutte*. Un moment on avait pensé à s'inspirer de la ravissante pièce de Sacha Guitry, finalement c'est Margaret Kennedy, l'auteur de *Tessa*, qui a été chargée du scénario.

Après la vie de Chopin, de Bach, de Schubert, voici qu'on va tourner la vie de Mozart. L'acteur anglais Stephen Haggard incarnera l'auteur des *Noce de Figaro* et de *Così fan tutte*. Un moment on avait pensé à s'inspirer de la ravissante pièce de Sacha Guitry, finalement c'est Margaret Kennedy, l'auteur de *Tessa*, qui a été chargée du scénario.

Après la vie de Chopin, de Bach, de Schubert, voici qu'on va tourner la vie de Mozart. L'acteur anglais Stephen Haggard incarnera l'auteur des *Noce de Figaro* et de *Così fan tutte*. Un moment on avait pensé à s'inspirer de la ravissante pièce de Sacha Guitry, finalement c'est Margaret Kennedy, l'auteur de *Tessa*, qui a été chargée du scénario.

Ishbel Mutch

MADemoiselle Ishbel Mutch, que le public montréalais applaudissait la semaine dernière au Ritz, avait réuni dans un programme très éclectique Bach, Hændel, Schubert, Brahms, Medtner, des chansons canadiennes d'Alfred Laliberté. En tout, vingt-six pièces que l'auditoire a écoutées avec plaisir, sans fatigue, mais qui ont semblé, un moment, mettre à l'épreuve la résistance de l'artiste.

Très à l'aise dans l'aria de Cléopâtre de Hændel, dont elle sut fort bien exprimer le lyrisme, Mademoiselle Mutch l'était moins dans l'air d'Alessandro. Le style fugué de l'œuvre, par son dynamisme, avait-il fait oublier à l'accompagnateur les nécessités essentielles du chant et qu'il faut pour chanter avoir d'abord respiré ? Ou Mademoiselle Mutch elle-même avait-elle attaqué sur un tempo trop rapide ? Toujours est-il qu'on la sentait un peu haletante. Un mouvement marqué de l'épaule scandalisa le rythme et précisait cette impression pénible qu'elle « poussait à la roue »...

Faisaient suite, dans le second groupe, des lieder de Schubert et des mélodies de Brahms, musique pleine de charme, mouvante comme le cœur humain qu'elle raconte, tour à tour enjouée, mélancolique ou tourmentée, dont l'interprétation réclame une part égale d'intelligence et de musicalité. Mademoiselle Mutch y fut particulièrement agréable.

Medtner, si orchestral, qui a écrit pour le piano une musique impossible à déchiffrer, touffue, bourrée de difficultés techniques, donne à ses compositions vocales un dessin étonnant de classicisme. La mélodie semble émaner de l'admirable fond sonore, que constitue l'accompagnement, à tel point que ce terme « accompagnement » est ici tout à fait impropre, qu'il s'agit d'un ensemble : la voix, le piano sont étroitement unis.

Quant aux harmonisations d'Alfred Laliberté, on sait quel attrait renouvelé le folklore canadien y trouve. Les chants esquimaux, peut-être moins connus, sont très prenants ; ces intervalles inaccoutumés, ces modulations imprévues créent miraculeusement un climat irréel, évoquent le soleil de minuit, la transparence d'une atmosphère limpide et le ouaté d'étendues blanches de neige. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de musique descriptive mais de l'expression toute spirituelle d'une âme dont le mystère nous attire, comme nous attire l'inaccessible des contrées polaires.

Mademoiselle Mutch tient en main dès le début de sa carrière les plus précieux atouts. Sans insister sur son charme — de la finesse, de l'aisance, un visage harmonieux et intelligent, lui gagnent tout de suite la sympathie — disons qu'elle se révèle dès les premières notes douée d'un sens artistique de la meilleure qualité. Elle a du goût, une compréhension très juste du caractère de l'œuvre. Elle possède en plus une probité, une générosité peu communes, j'entends que, toute au service des maîtres qu'elle interprète, elle n'a aucun souci de sa propre gloire. Mais c'est là, sans conteste, la seule façon de la bien servir !

Oserais-je dire qu'elle ne me semble pas avoir encore une parfaite maîtrise ? Sa voix, toujours juste, agréable dans le médium, s'aplatit en quelque sorte dans l'aigu, y acquiert une nasalité gênante !

Mais ce ne sont là que défauts d'exécution. Avec l'intelligence dont elle a fait preuve, le véritable amour de l'art qui l'anime, Mademoiselle Mutch aura vite fait d'acquiescer un métier sans faiblesse et nous aurons alors une artiste de grande école.

A. D.

Madame Sans-Gêne

LE MOINS que l'on peut dire, évidemment, est que Mme Germaine Giroux possède le type de son personnage et qu'elle est d'un sans-gêne audacieux. Nul doute que, si elle avait vécu du temps de Napoléon, elle eût aimé les robes Empire, qui permettent de si généreux décolletés, et qu'elle eût pris grand plaisir à étaler ses grâces abondantes. J'imagine que les manières bourgeoises de l'ancienne blanchisseuse et vivandière devenue marchale et duchesse durent provoquer à la cour impériale les mêmes chuchotements que ceux qui emplissent le théâtre Stella lundi soir, surtout à la scène de l'essayage. Mme Giroux a par ailleurs une manière de dire : « C'est c'te grendine de queue, aussi ! » qui nous donne l'impression que si elle eût pu choisir entre la destinée de Marie-Louise et celle de Catherine, c'est l'existence de cette dernière qu'elle eût préférée.

Est-ce pour cela que Mme Giroux plaît au public ? Toujours est-il qu'elle a eu lundi soir, à son entrée en scène, une ovation comme seul M. Schauten en a eu, à chaque semaine, bien que Mmes Brévannes et Duclos possèdent une grâce et une distinction qui égalent leur talent de comédiennes. Peut-être aussi le public qui est venu acclamer Mme Giroux n'était-il pas le même que celui qui a applaudi, par exemple, des pièces comme *Tovaritch* et *Samson*.

Il faut dire, en tout cas, que les rôles ont été bien distribués et que Mmes Brévannes et Duclos méritent des éloges, tandis que Mme Giroux a remporté un légitime succès. Les deux premières, dans des rôles plutôt effacés, ont su attirer l'attention, tandis que la dernière, par des moyens différents, mais bien dans le ton, n'a pas eu de peine à la retenir. Quant à M. Schauten, il a campé un Napoléon tel qu'on s'attendait à le voir, au physique comme au moral. Suffisamment brusque, autoritaire, avec un fonds de sensibilité qui revient parfois à la surface, il s'est présenté avec une taille un peu trapue et une tête arrondie dont n'était pas absente la mèche de cheveux tombant sur le front. Nous l'aurions goûté davantage cependant, s'il n'avait forcé le souffleur à se faire entendre du premier tiers sinon de la première moitié de la salle.

Dans deux rôles très différents, M. Charles André a fait preuve de versatilité, ce que ses compositions précédentes nous avaient déjà montré. Quant à M. Henry Charles, il a joué son rôle de la manière correcte qui est la sienne. Des autres personnages enfin, masculins comme féminins, on peut dire qu'ils ont été joués très justement par Mmes Jeanne Demons, Olga Ugane, Jane Grana, etc. et MM.

Lucien Prad, Pierre Durand et Gaston Dauriac.

Madame Sans-Gêne a été beaucoup applaudie. Cela n'a rien de surprenant : ce genre de théâtre est celui qui plaît le plus au public montréalais et je crois que le Stella aurait un succès assuré en présentant des pièces plutôt violentes que subtiles, avec, de temps à autre, pour satisfaire l'élite des spectateurs, des œuvres tout à fait supérieures. Les unes et les autres auraient également chance d'être bien interprétées par l'excellente troupe que dirige avec autorité M. Charles Schauten.

Par intérim Jean-Claude MARTIN

Consécration

Shirley Temple marche à la gloire. Son nouveau succès est de faire partie des Immortels. Dans la nouvelle *World Wide Illustrated Encyclopedia*, le nom de miss Temple vient entre Frederick Temple, archevêque de Canterbury à la fin du XIXe siècle, et sir William Temple, ambassadeur en Belgique à la fin du XVIIe.

Le fait est que nous n'avons qu'une mémoire.

THÉÂTRE STELLA
PLateau 1166 4652, rue St-Denis
Commencant lundi 11 novembre
LA TROUPE BARRY-DUQUESNE
dans
GENS DE CHEZ NOUS
Pièce en 3 actes par Henry Deyglun

France Film
PRÉSENTE
Ce que le film français a fait de mieux à date
ANGÈLE
avec
Fernandel Orane Demazis
Jean Servais Henri Poupon
La dernière chance de voir ce film inoubliable
En programme double avec
Une comédie autour d'une fiancée toujours en fuite
PARIS-CAMARGUE
(La vie est si belle)
avec
Max Dearly Albert Préjean
Monique Rolland
SAINT-DENIS

France Film
PRÉSENTE
A LA DEMANDE DU PUBLIC
Une reprise ardemment réclamée
YVONNE PRINTEMPS
PIERRE FRESNAY
dans
La dame aux Camélias
En programme double avec
René Lefèvre Suzy Vernon
dans
ÉPOUSEZ MA FEMME
Une comédie d'une formule nouvelle
CINÉMA DE PARIS

Autour du conflit italo-abyssin

La question du canal de Suez

L'importance économique et le statut juridique du Canal s'opposent à sa fermeture, qu'on ne pourrait opérer que par des actes de guerre.

Les conséquences de cette situation

(De notre correspondant particulier)

CLOSE THE SUEZ! En grosses lettres hésitantes tracées à la craie blanche sur les murs de Londres, ces mots semblent exprimer les dernières espérances de ceux qui pensent arrêter la guerre d'Abyssinie par des moyens pacifiques. Et pourtant, en est-il vraiment ainsi ?

L'importance économique du Canal est telle, que le système international des transports vers l'Orient et du ravitaillement de l'Europe pourrait difficilement s'accommoder de la fermeture éventuelle et pacifique de cette importante voie d'eau. Quelques chiffres serviront pour faire comprendre ce principe. Presque tous les achats de caoutchouc du monde entier passent par Suez ; 90 p. 100 du commerce du thé ; 60 p. 100 de l'étain et du tungstène ; 80 p. 100 de la production mondiale de soie brute ; 35 p. 100 des achats mondiaux de coton ; un pourcentage élevé de la production mondiale d'antimoine, de manganèse, de plomb, d'argent, d'épices ; et la plus grande partie du commerce des pays de l'Afrique orientale, de la Perse, des Indes, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande et des possessions africaines et asiatiques des puissances coloniales. S'il fallait faire passer tout ce commerce par le Cap de Bonne-Espérance, il faudrait ajouter en moyenne trois mille kilomètres aux transports et retarder de trois à quatre semaines leur arrivée à destination. En conséquence, les marchés seraient ainsi désorganisés et les prix des marchandises seraient augmentés.

Il est vrai que déjà, à cause des retards que doivent subir les navires en traversant le Canal, à cause de l'affluence anormale de vaisseaux italiens, et à cause de l'augmentation des assurances sur les risques de guerre pour les vaisseaux traversant la zone du Canal, beaucoup d'armateurs commencent à utiliser la route du Cap. Mais ce ne sont là encore que des cas isolés. Et c'est un fait que les courriers d'Afrique et d'Extrême-Orient ne pensent pas encore changer leur itinéraire. Par contre, s'il se trouve encore sur les marchés européens de grands stocks de caoutchouc et de thé,

les stocks d'étain et de plomb baissent rapidement ; et les retards des transports utilisant le Canal peuvent avoir bientôt une influence sur les prix. Il faut aussi prendre en considération le fait que, la Compagnie de Suez étant une organisation internationale, on ne saurait la décider à prendre l'initiative de la fermeture du Canal.

D'ailleurs, le statut juridique du Canal s'oppose aussi à une pareille action. En effet, par la Convention de 1888 signée à Constantinople par toutes les grandes puissances, y compris l'Angleterre, la France et l'Italie, les parties contractantes s'engagent à maintenir le Canal libre et ouvert en temps de paix comme en temps de guerre, et à ne jamais l'assujettir au droit de blocus. L'article 4 de cette convention dit expressément que « Le Canal maritime restant ouvert en temps de guerre comme passage libre même aux navires de guerre des belligérants, les parties contractantes conviennent qu'aucun droit de guerre, aucun acte d'hostilité, aucun acte ayant pour but d'entraver la libre navigation du Canal, ne pourra être exercé dans le Canal et dans ses ports d'accès, ainsi que dans un rayon de trois milles marins de ces ports ». De plus, cette convention pose clairement le principe de la protection internationale du Canal. Or, dans le cas actuel, comme celui-ci n'est pas attaqué, il n'y a pas de raison pour passer outre à la Convention de 1888. Il y a d'ailleurs en des précédents qui font jurisprudence dans la question.

Ainsi en 1898, il fut permis tant à l'Amérique qu'à l'Espagne de faire passer leur flotte par Suez, au cours de la guerre hispano-américaine qui enleva les Philippines à l'Espagne. Au cours de la guerre russo-japonaise en 1905, l'escadre russe de l'amiral Nebogatoff put passer par Suez, pendant que celle de l'amiral Rodjévsky allait doubler le Cap de Bonne-Espérance. Et, cependant, à ce moment, l'Angleterre aurait pu manifester son mécontentement envers la Russie en raison de l'incident de Dogger Bank, où justement la flotte de l'amiral Rod-



Cette caricature, publiée dans le journal *Il Tevere* de Rome, est la réponse italienne à une composition du dessinateur anglais Low, qui, dans l'*Evening Standard*, de Londres, avait représenté Mussolini sous le costume d'un légionnaire romain se risquant témérairement à faire un premier pas dans le canal de Suez.

jevsky avait tiré par erreur sur des chalutiers anglais. De même, pendant la guerre italo-turque de 1912, le Canal de Suez put être utilisé librement par la flotte italienne, quoique l'Égypte fût partie intégrante de la Turquie à l'époque. Même pendant la guerre mondiale, le Canal restait ouvert à tous les navires : les opérations de guerre qui se firent dans la zone du Canal et les ouvrages de défense qui y furent construits par l'Angleterre n'empêchèrent nullement l'application de la Convention de 1888. Celle-ci a d'ailleurs été englobée tant dans le traité de Sévres que dans le traité de Lausanne qui l'a remplacé. Sa force juridique ne permet donc pas à l'Angleterre de fermer le Canal si aucun acte d'hostilité n'est fait contre la région.

Il devient donc évident que, si l'on veut empêcher l'Italie d'utiliser le Canal de Suez, le seul moyen serait de bloquer les deux issues du Canal et de prévenir par la force tout navire italien d'y pénétrer. Mais cela équivaudrait à une déclaration de guerre ; et ce ne serait pas sans lutte que l'Italie céderait à une telle pression. Or, à l'heure actuelle, la S.D.N. semble vouloir laisser la porte ouverte à l'Italie pour permettre à celle-ci de se raviser si la pression morale et économique des membres de l'institution de Genève finit par avoir quelque effet sur le Duce. Cette possibilité ultime, que certains optimistes envisagent encore, disparaîtrait sans retour au cas où des hostilités éclateraient aux abords du Canal. Et si ces hostilités, qui s'étendraient alors jusqu'à Gibraltar, coupent le Corps expéditionnaire italien en Abyssinie de ses bases méditerranéennes, qui sait à quels actes de désespoir cette armée de 200.000 hommes pourrait se livrer en Afrique ? Tel Cortès qui avait brûlé ses vaisseaux derrière lui, il se croirait destiné à partir à la conquête de l'Afrique. Un officier italien de l'armée d'Afrique n'aurait-il pas déclaré que 200.000 hommes décidés peuvent vivre longtemps en Afrique sans secours de la métropole ? et que le Soudan, le Kenya, l'Ouganda, voire même l'Égypte et le Congo Belge, seraient mis à contribution par eux ? On le voit, la question de bloquer le Canal de Suez ne se pose pas tant que les puissances de la S.D.N. n'auraient pas pris leurs dispositions pour protéger d'une invasion toujours possible l'Afrique orientale. Mais d'ici là il faut espérer que chacun reviendra à la raison, et que la menace d'une catastrophe générale qui pèse sur l'Europe sera écartée par ceux-là mêmes qui sont responsables de cette regrettable situation.

Thomas GREENWOOD

L'utilité du cheval

Le cheval est non seulement un animal de trait précieux, mais il est encore très utile après sa mort. Dans certains pays d'Europe on mange sa chair ; partout on fait du cuir de sa peau et de la colle avec ses os. Mais on utilise surtout ses crins pour cordes d'archet et housses de fauteuils et matelas. Les crins de meilleure qualité sont produits par le Canada, dit le service industriel du Canadian National.

Le conflit anglo-égyptien

Faut-il désespérer ?

Trois « complexes »

S'il n'y avait en jeu, dans le conflit égyptien, que des intérêts, tout s'arrangerait assez facilement. S'il n'y avait, en plus, que des questions de prestige, il ne serait pas encore au-dessus des forces humaines de concilier la majesté romaine et la puissance britannique, peut-être même la fierté abyssine. Malheureusement, il y a autre chose. Si l'on peut transporter le vocabulaire freudien dans la diplomatie, l'Italie, et plus encore l'Angleterre, semblent frappées de « culpabilité » ; contre ce sentiment, elles s'insurgent, elles s'obstinent, et pour se justifier, pour établir qu'elles ont « moralement » raison, elles sont capables de faire la grande sottise que tout, par ailleurs, leur déconseille.

Peut-être est-ce une caractéristique de notre temps. Cela a commencé avec les prédications wilsoniennes, avec la déclaration officielle, en 1919, des « responsabilités » allemandes (comme si les « dégâts » allemands ne suffisaient pas), avec l'improvisation du « droit » nouveau à Genève. Et l'histoire reconnaît sans doute que, depuis quinze ans, le monde a été mené, la politique gouvernée par quelques grands intérêts, sans doute, mais aussi par quelques besoins, tantôt honteux, tantôt frénétiques, de justification.

On ne comprendrait rien, par exemple, à l'évolution de l'Allemagne si l'on ne reconnaissait, à la base, un besoin (d'ailleurs émouvant) d'être « crue », d'être traitée moins en égale politique qu'en égale morale, de n'être plus le pays du « chiffon de papier ». Hitler a un souci pathétique de ne pas compromettre la parole allemande, et en même temps d'inspirer confiance par des démonstrations inattendues, comme celle du pacte germano-polonais. L'entente directe avec la France, qu'il a si souvent sollicitée, serait avant tout une réhabilitation.

Dans l'action italienne apparaît, de plus en plus nettement, un complexe du même genre ; l'Italie se considère à la fois comme « la nation prolétaire » comprimée par les nations nantes — comme l'héritière des deux premières Rome, gérée dans sa mission civilisatrice et spirituelle par de grossiers appétits matériels — comme la créatrice incomprise d'une technique de salut mondial.

Et dans l'action anglaise, il n'est pas difficile de voir affleurer, par-dessus un magma d'intérêts évidents, la volonté d'affirmer, de prouver que l'Angleterre agit de façon désintéressée. Les hommes de Londres (gouver-

nement et peuple) commencent à être aussi irrités, aussi offensés par le soupçon d'égoïsme qui pèse sur eux, que par l'opposition de M. Mussolini à leurs plans. Ils en veulent autant à la France de ne pas croire à leur idéalisme que de soutenir mollement leurs initiatives.

Ainsi s'est monté, à l'intérieur et autour des principales puissances de l'Occident, un mécanisme extrêmement dangereux, parce qu'irrational. La situation actuelle relève plus de la psychiatrie que de la psychologie des peuples.

LE GARDIEN DE LA VALISE

(JE SUIS PARTOUT)

Langage délicat

La vieille prudence anglaise n'a pas perdu tous ses droits, en dépit d'une grande modernisation des manières. Dans une maison, l'hôte demande : — Voulez-vous vous laver les mains ?

(Traduisez : les cabinets sont ici.) En auto, au cours d'une promenade : — Voulez-vous aller cueillir des fleurs ?

(Traduisez : voulez-vous vous soulager ?) C'est très Louis-Philippe et pas tellement ridicule.

José GERMAIN

(De la TRIBUNE DES NATIONS)

« Votre téléphone a la valeur que vous lui donnez. »

Le temps et la distance sont les deux grands dissolvants de l'amitié. Plus d'amitiés se relâchent par suite du manque de communication que par les divergences d'opinions. Votre téléphone abolit le temps et la distance et cimente les liens d'amitié.

Le problème pétrolier dans le bassin méditerranéen

LES ÉVÉNEMENTS qui se déroulent actuellement dans le bassin de la Méditerranée posent à nouveau le problème du ravitaillement en pétrole des pays. Trois courants d'approvisionnement en pétrole s'entrecroisent dans cette mer : celui de l'ouest, originaire de l'Amérique aussi bien latine qu'anglo-saxonne ; celui du nord, venant de la mer Noire, et enfin celui de l'est qui avait été représenté, jusqu'à l'année dernière, par le trafic du canal de Suez.

En juillet 1934, pour la première fois, le pétrole de l'Irak est arrivé par un *pipe-line* à Tripoli pour être transporté en France. Depuis cette date, plus de 2.300.000 tonnes de pétrole de l'Irak sont exportées soit par le port de Tripoli, soit par celui de Haïfa. Comme la production annuelle de ce pétrole est évaluée, pour les premières années, à plus de 4.000.000 de tonnes, on voit quel important supplément à l'approvisionnement des pays du bassin de la mer Méditerranée constituent les champs pétrolifères de l'Irak.

En temps de paix, le problème du ravitaillement en pétrole du bassin méditerranéen est fort simple : les pays méditerranéens, comme l'Italie, la Grèce, la Yougoslavie, et, dans une certaine mesure, la France et l'Espagne, qui ont toutefois la possibilité de se ravitailler aussi bien par leurs ports de l'Océan Atlantique que par ceux de la Méditerranée, achètent leur pétrole où ils le trouvent à meilleur compte. La hausse des prix qui a suivi la crise des années 1931-32 a provoqué un état de choses tel que, actuellement, le pétrole et ses dérivés coûtent environ un tiers de leur valeur normale des années d'avant la crise.

Si les envois américains de pétrole à destination des pays du bassin méditerranéen ont grandement diminué, ceux de la Russie et de la Roumanie, et en ces derniers temps de l'Irak, se sont considérablement accrus. Le courant oriental a, peut-on dire, supplanté, dans une très grande mesure, celui de l'Occident. Ceci est tout naturel, la distance plus courte se traduit par une forte différence dans les frets pétroliers. Ces mêmes considérations ont également joué pour le pétrole de l'Irak et à plus forte raison, puisque son prix de revient est extrêmement bas.

Mais voici que le danger d'une

guerre se dessine avec une ampleur tous les jours plus grande. La situation change complètement. L'Italie fait des achats massifs en Roumanie, grevant fortement le crédit de son *clearing* avec ce pays, et aux États-Unis, où elle est obligée de payer comptant. D'autre part la menace d'une guerre a sérieusement préoccupé les transporteurs de pétrole qui ont fait monter les frets de transport, ainsi que les taux d'assurance pour les produits pétroliers passant par la Méditerranée. La situation a tellement changé que nombreux sont ceux qui préfèrent faire suivre à leurs cargos la route du tour de l'Afrique, en passant par le Cap, au lieu d'emprunter la voie plus courte du canal de Suez.

Dans la conjoncture actuelle d'un conflit militaire, lorsque se pose l'éventualité des sanctions, sinon militaires, du moins économiques, de la part des États fidèles aux principes de la S.D.N., le problème du ravitaillement italien en huiles minérales se pose d'une façon particulièrement aiguë.

Qui donc commande au point de vue militaire dans l'est de la Méditerranée ? Ce sont évidemment les Anglais avec leurs points d'appui à Chypre, à Alexandrie et au port de Haïfa, sans parler de l'île de Malte trop exposée aux attaques éventuelles de l'Italie. L'entrée occidentale de la Méditerranée est pour ainsi dire cadenassée par la base navale britannique de Gibraltar. Comme la mer Égée est également sous le coup des escadres britanniques, nous pouvons voir combien difficile serait l'approvisionnement de l'Italie pendant une guerre, au cas où la Grande-Bretagne voudrait appliquer les fameuses sanctions, en matière de pétrole.

Si se pose pourtant la question de savoir si les escadres britanniques elles-mêmes sont assurées d'être ravitaillées en combustible liquide.

Nous devons rendre hommage à l'esprit de prévoyance de l'Amirauté britannique. Sans trop se fier au canal de Suez, qui pourrait un jour être obstrué par un navire coulé intentionnellement ou par un autre moyen quelconque, les Anglais ont aménagé une base de ravitaillement au port de Haïfa, à l'arrivée même du tronçon sud du *pipe-line* de l'Irak.

Le port de Haïfa possède un parc important de réservoirs et, en outre,

une raffinerie qui, sans être grande, pourrait quand même fournir l'huile et le gaz combustibles nécessaires à la flotte britannique.

De cette manière, les escadres anglaises de la partie orientale de la Méditerranée sont garanties quant à leur approvisionnement en huiles minérales sans devoir compter sur le canal de Suez. Il est superflu de parler du ravitaillement de la flotte britannique de Gibraltar qui peut s'approvisionner par l'Océan Atlantique en pétrole américain.

Dans ces conditions, on peut se rendre compte de la difficulté du problème pétrolier pour l'Italie, et de la forte position de la Grande-Bretagne. On peut dire que l'Italie, à ce point de vue, est complètement à la merci des flottes de la Grande-Bretagne. On comprend par conséquent tous les efforts que les Italiens ont faits pour constituer des stocks de produits pétroliers et même pour trouver du pétrole chez eux et en Albanie, ainsi que pour trouver des succédanés de pétrole et pour arriver à faire marcher au charbon, au bois etc. leurs voitures particulières et de transport en commun.

L'Italie cherche par tous les moyens à s'assurer un approvisionnement en pétrole ou à remplacer ce combustible par des produits nationaux. Les Italiens ont obtenu une participation importante à la société *Mosul Oil Fields Ltd.* (l'ancienne *British Development Co.*) dont le capital fut porté à 2.333.333 livres sterling et qui avait obtenu une concession pétrolière importante pour 75 ans, sur la rive droite du Tigre, en Irak. Il y a tout lieu de supposer que les Italiens possèdent actuellement la majorité des actions de cette compagnie. Le sondage n° 6, à Quirah, dans cette concession, a commencé à donner du pétrole en grande quantité à la suite d'un jaillissement important survenu récemment ; le débit annuel de ce puits est évalué à 800.000 tonnes.

Au sein de cette société, les intérêts italiens se heurtent de nouveau à ceux de la Grande-Bretagne : d'après le *COURTIER DES PÉTROLES*, la participation italienne avait été primitivement, en effet, de 25,45 p.c., mais lors de la récente augmentation du capital, elle fut considérablement accrue, les Italiens ayant 647.500 actions « A » et 278.470 actions ordinaires, contre 143.675 et 312.622 actions appartenant

au groupe anglais. Deux administrateurs anglais de cette compagnie avaient communiqué dernièrement à la presse leur décision de donner leur démission, mais la société ne semble pas avoir voulu accepter cette démission. On voit que la lutte est très âpre, pour la domination de cette compagnie, entre les éléments italiens et britanniques.

Alexandrette est considérée comme le port où déboucheraient le futur *pipe-line* de la *Mosul Oil Fields Ltd.* et la voie ferrée venant du cœur de l'Irak vers la Méditerranée ; mais ce port n'est-il pas également sous un contrôle étranger à l'Italie ?

Il ne faut pas se faire d'illusion non plus sur le rôle possible des succédanés du pétrole en Italie : ce pays doit importer de l'étranger aussi bien du charbon que du bois ; les gazogènes ne peuvent donc pas résoudre le problème italien des carburants. Ce que l'Italie possède en abondance, en tant que source d'énergie, c'est l'électricité ; mais il faut envisager un travail de longue haleine en vue du développement de l'usage de la traction électrique.

L'Italie possède également des intérêts importants dans les sociétés roumaines de pétrole, mais l'exportation de ce pétrole est contrôlée par le gouvernement roumain, et le transport par la flotte britannique qui domine dans cette partie de la Méditerranée ; de ce fait, en cas de sanctions, l'Italie serait dans l'impossibilité de se ravitailler en pétrole roumain.

Et pourtant l'Italie est obligée d'importer du pétrole. C'est une question de vie ou de mort pour son armée et pour sa flotte. On peut donc dire que toute entrave au ravitaillement italien, en matière de pétrole, sera considérée par le gouvernement italien comme un acte d'une gravité exceptionnelle. Il a beau avoir fait construire des réservoirs souterrains pour le pétrole et y avoir amassé des stocks considérables, il lui faudra renouveler régulièrement ses stocks, surtout en cas de guerre.

Les tensions militaires et politiques, dans la Méditerranée, se compliquent donc de tensions relatives au pétrole : celui-ci est, comme l'argent, un véritable nerf de la guerre.

N. PERVOUCHINE

Tous droits réservés par L'ESPRESSO. Reproduction, même partielle, interdite.



Avec
POM D'OR

TOUT LE MONDE

peut faire et boire un véritable Cidre de Normandie
Pour tous renseignements s'adresser à
Gabriel Boussion — 211, rue du Saint-Sacrement — Tél. : MARquette 5026

Service direct
NEW-YORK
PHILADELPHIE
BALTIMORE-WASHINGTON

Par le
WASHINGTONIAN

Départ de
MONTREAL
GARE
BONAVENTURE
tous les
soirs
8^h 45
Arrivée à
NEW-YORK
GARE PENN.
7^h 50
DU MATIN

Rendez-vous le plus agréablement et le plus commodément possible à New York, Philadelphie, Baltimore et Washington... empruntez le WASHINGTONIAN. Couchettes confortables, compartiments et chambrettes (chambres simples-deux couchettes superposées.) Voitures Pullman et voitures de première à aération conditionnée. Wagon-restaurant et wagons-club confortables. Correspondances commodées pour Atlantic City, la Floride et tous les points du Sud.

CANADIAN NATIONAL RAILWAYS

Pour renseignements, billets et location de couchettes, adressez-vous à la gare Bonaventure ou au bureau du Canadian National, 384, ouest, rue Saint-Jacques, MA 4731.

M-2897

la Vie économique

A TRAVERS L'ACTUALITÉ

par J.-M. NADEAU

Les finances fédérales

NOUS AVONS l'assurance formelle du nouveau ministre des Finances fédérales qu'il faudra équilibrer sans délai le budget des dépenses publiques. Pour combler les besoins urgents du Trésor, M. Dunning a lancé un emprunt de 75 millions de dollars. Rien d'étonnant que l'emprunt ait été rapidement souscrit. Le marché des emprunts d'Etat est encore le plus sûr à l'heure actuelle. Ce qui rassure le plus, de la part du nouveau ministre des Finances, c'est tout d'abord qu'il se rend compte de l'énorme difficulté de résoudre le problème des finances publiques. Dans une déclaration faite récemment à la presse, il montrait qu'aux nécessités budgétaires s'opposent celles de poser des limites aux dépenses publiques, aux emprunts et aux impôts. Les solutions que présente M. Dunning sont simples : elles exigent la collaboration de tous, beaucoup de courage et de bon sens. Après l'allègement passager qu'aura trouvé le Trésor dans le nouvel emprunt, il sera temps de songer aux grandes mesures d'économie budgétaire, aux dégrèvements promis et, enfin, au réaménagement général de l'administration des finances canadiennes.

M. Taschereau et le crédit à l'agriculture

Dans son discours aux électeurs de Victoriaville, M. Taschereau a brièvement exposé ses projets de redressement agricole, dont le principal consiste en un réaménagement du crédit à l'agriculture. Grâce à une loi votée récemment, les cultivateurs ont la faculté d'obtenir de l'office fédéral du

prêt à l'agriculture des emprunts d'argent à six pour cent, le gouvernement provincial prenant à son compte l'intérêt au-dessus de trois pour cent. Cette loi, bien qu'assez généreuse, est-elle suffisante ? M. Taschereau est le premier à reconnaître qu'il faut faire d'avantage en aidant, par exemple, les caisses mutuelles de prêt à l'agriculture. Les quelque 90 millions que le gouvernement fédéral met à la disposition des cultivateurs du pays ne sauraient suffire à la tâche parce que, pour la seule province de Québec, les besoins du crédit agricole s'élèvent à environ 100 millions de dollars. Le cultivateur qui a besoin de crédit doit donc s'adresser en grande partie à l'épargne privée. Là, nous voyons que l'épargnant, ancien cultivateur le plus souvent, ne veut plus s'exposer à être dépouillé par des lois d'exception telles que la loi sur la liquidation des dettes agricoles. Aussi ne veut-il plus entendre parler, en général, de prêter son argent à des cultivateurs, quelle que soit d'ailleurs l'excellence des garanties personnelles de l'emprunteur. Pour restaurer le crédit agricole, il faut donc, outre ce qu'on a fait jusqu'à maintenant, abroger ou remanier, de concert avec le gouvernement fédéral, la loi inique qui permet aux cultivateurs même solvables de ne pas payer leurs créanciers.

Bravo pour la Ligue des propriétaires !

On ne saurait trop féliciter les propriétaires pour le programme d'action que vient de tracer leur comité directeur. Les propriétaires sont las de se faire plumer. Ils veulent maintenant avoir leur mot à dire dans l'administration générale de l'île de Montréal. C'est ce qu'ont décidé les comités directeurs des ligues de propriétaires de Montréal, Lachine, Verdun et Ville Saint-Michel. M. Emery Sauvé, délégué officiel des propriétaires à la Commission administrative des villes de l'île de Montréal, aura pour mission de faire triompher leur point de vue.

Que veulent-ils, au fond ? Tout simplement qu'on ne les ignore pas, à notre époque de « secours direct ». Ne sont-ils pas les plus importants bailleurs de fond des administrations municipales, qui trop souvent dépensent sans compter, donnant ainsi l'exemple du gaspillage le plus coûteux ? N'est-ce pas encore le propriétaire qui, dans la ville de Montréal par exemple, a supporté en majeure partie le poids des allocations de chômage ? Qu'on en tienne donc compte. D'une façon ou d'une autre, c'est lui qui devra résoudre la question du chômage, soit par les impôts fonciers, soit par les travaux de réparation ou de construction qu'il peut avoir à confier aux entrepreneurs. Si le placement immobilier n'offre plus aucune sécurité, il laissera vendre ses propriétés au profit du fisc ou du créancier hypothécaire. C'est ce qui se fait d'ailleurs sur une grande échelle depuis le commencement de la crise. Ne vaut-il pas mieux que le propriétaire contribue à

la disparition du chômage par le travail qu'il est susceptible de fournir en temps normal aux milliers d'ouvriers, sans emploi depuis si longtemps ? Des milliers de maisons ont un besoin urgent de réparations, et que d'autres attendent encore d'être construites ! Tous ces travaux, qui restent en plan parce qu'aujourd'hui la propriété bâtie ne rend plus, représentent des millions de dollars pour les entreprises de fournitures de matériaux et les ouvriers chômeurs. Le propriétaire qui dépense 1000 dollars en donne environ 400 à l'ouvrier et devient un client intéressant pour les fournisseurs de matériaux. Tout va bien jusqu'à l'arrivée du représentant du fisc, qui prélève toujours la part du lion. Les prélèvements du fisc équivalent aujourd'hui à une pénalisation de l'épargne et de l'esprit d'économie. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si le propriétaire contribuable renonce tout à fait à améliorer ses propriétés. Une fiscalité inintelligente est en grande partie la cause du marasme actuel.

Tandis que l'industrie reçoit de l'Etat toute l'aide possible, le petit propriétaire n'eut que des majorations de sa feuille d'impôts. En quoi a-t-il reçu des avantages équivalents à ceux de l'industrie, tels que des exonérations d'impôts ou encore des réductions de tarifs d'énergie électrique ? Le propriétaire foncier n'est-il pas pourtant le facteur essentiel d'une reprise économique, par les possibilités qu'il offre au marché du travail et aux grandes industries de base ? C'est donc le comble de l'illogisme que de majorer ses feuilles d'impôts pendant que les industries en général bénéficient de toute sorte d'avantages.

Les ligues de propriétaires ont grandement raison de s'insurger contre nos différents modes d'administration municipale. Elles se rendent compte aujourd'hui que ce sont leurs membres qui payent la plus grande partie des folies financières des municipalités, nécessitées parce qu'elles dépensent au delà de leurs moyens. Réaménagement des impôts fonciers, économies, dégrèvements et réorganisation moins onéreuse des gouvernements municipaux, voilà en résumé tout le programme d'action des ligues de propriétaires. Elles ne sauraient mieux faire.

Jean-Marie NADEAU

« La question du blé »

L'ACTUALITÉ ÉCONOMIQUE d'octobre publie une étude sur la question du blé qui vaut d'être lue et méditée. M. Bazin, son auteur, rappelle tout d'abord l'importance du blé dans l'économie canadienne. C'est la place du blé dans notre organisation économique qui nous a valu la création récente d'un Office du blé. Il fallait bien trouver un remède à la mévente des blés sur les marchés de l'Ouest. Mais l'Etat a-t-il agi avec la prudence requise en s'engageant dans des spéculations destinées à maintenir les cours ? L'expérience n'apprend-elle pas qu'une politique de soutien des cours, à moins d'événements imprévus tels qu'une disette ou une guerre, finit toujours par une liquidation générale qui apporte avec elle bien des déceptions ? Avant de répondre pertinemment à ces questions, M. Bazin refait l'histoire de la culture du blé au Canada. C'est surtout depuis les débuts du siècle dernier que le Canada a acquis de l'importance dans le domaine de la production du blé. De 1817 à nos jours, les récoltes augmentent sans cesse à l'exception des dernières années, où nous constatons que les emblavures ont passé de 26,355,136 acres à 23,985,000. Cette chute s'explique par la mévente générale et notre recul marqué sur les marchés extérieurs. Pour nous en être tenus aux contingents fixés par la Conférence de Londres, nous avons perdu en grande partie nos meilleurs marchés, même celui de Liverpool. L'Office du blé a accumulé des stocks considérables qu'il payait un prix plus élevé que les prix mondiaux. Aussi avons-nous gardé nos blés.

M. Bazin, au cours de son analyse des marchés mondiaux et des conditions de la production nationale, examine les essais d'entente internationale qui, en fait, n'ont guère eu de résultats. Il rappelle opportunément que l'Argentine, grand producteur de blé, n'est plus partie à la convention internationale qu'elle a signée en 1933 et par laquelle elle s'engageait particulièrement à réduire ses emblavures et à se contenter des contingents fixés de commun accord. Que vaut un accord mondial si un

CHRONIQUE FINANCIÈRE

par AUGUR

Meilleures perspectives

La situation politique au Canada continue d'être favorable à un mouvement de reprise des valeurs mobilières et l'on a une preuve du sentiment optimiste actuel dans la facilité avec laquelle l'emprunt fédéral de \$75,000,000 a été souscrit. La composition du cabinet King a eu son importance sur l'opinion financière du pays, qui reprend confiance et qui attend beaucoup de la visite du premier ministre au président des États-Unis.

Depuis deux ans et demi, les affaires se sont lentement améliorées, et cette progression s'est continuée d'une façon à peu près continue, mais avec une certaine irrégularité due à des éléments défavorables, plus psychologiques que réels, comme l'indécision née de l'approche d'une consultation électorale. A l'heure actuelle, on peut prévoir une détente qui se traduira par une activité de bon aloi.

Hausse des valeurs canadiennes

Au cours des derniers jours on a pu remarquer une hausse sensible de quelques valeurs bien cotées, qui, dans certains cas, ont atteint de nouveaux sommets. C'est un signe encourageant, qui indique que le marché de Montréal est sur le point de sortir du marasme et qui fait également prévoir une hausse nouvelle au cours des prochains mois.

Nous avons signalé la semaine dernière tout l'intérêt que présentent des valeurs comme celles de Montreal Power et de Shawinigan. Ces deux titres ont montré beaucoup de fermeté et sont arrivés à dépasser les maximums déjà établis au cours de l'année. Aussi est-il prudent de ne pas montrer trop de hâte à liquider les titres qu'on aurait de ces compagnies. Ce serait risquer de perdre le bénéfice d'une appréciation plus considérable qui s'en vient. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le rapport mensuel de la Montreal Power pour

se rendre compte de l'amélioration qui s'est fait sentir dans la production de l'électricité et du gaz, du gaz tout particulièrement. Cette dernière production était restée jusqu'à ces temps derniers très en arrière de celle de 1934. La situation est donc favorable à la fois pour un placement à court terme et pour un placement à plus longue échéance.

Le marché de New-York

Jusqu'à l'heure actuelle, le marché de Wall Street a fait preuve de fermeté et l'on n'a pas enregistré de ralentissement saisonnier dans l'activité industrielle. Au point de vue technique cependant, la situation est telle que nous faisons des réserves sur l'opportunité de s'aventurer sur le marché de New-York. Nous avons déjà fait remarquer que les titres avaient enregistré une appréciation telle qu'il devient difficile qu'elle continue à la même cadence pendant bien longtemps. Il en résulte qu'il ne faut pas s'attendre à de nouvelles plus-values suffisamment intéressantes pour justifier des achats à Wall Street. En tenant compte des rendements, il est difficile de trouver une valeur solide à des prix abordables et, d'autre part, une nouvelle hausse de ces mêmes titres est plutôt aléatoire.

D'une façon générale, il est plus sûr de se contenter du marché de Montréal, où les valeurs sont susceptibles d'une plus grande appréciation dans un délai relativement court. Les spéculateurs qui ont suivi nos conseils de l'été doivent probablement se souvenir que nos prédictions se sont presque rigoureusement réalisées.

AUGUR

L'autorail

Quoique ne datant que de 1930, l'autorail, qui est en quelque sorte une voiture automobile sur rails, est devenu un des éléments importants du système ferroviaire français.

En 1930, il n'y avait que dix autorails en service et encore à titre d'expérience. En décembre 1931, on en comptait 222 et aujourd'hui plus de 300. A la fin de 1935, le nombre de ces véhicules en circulation sera porté à 500.

En 1930, la longueur des lignes parcourues par les autorails en France atteignait 90 milles; à l'heure actuelle

elle est de plus de 7,000 milles. Tandis qu'en 1930 ces autorails ont parcouru 85,000 milles, en 1934, ils ont effectué 5,200,000 milles.

Il existe vingt différents types d'autorails construits par 14 maisons françaises. Certains roulent sur des bandages en caoutchouc, d'autres sur des bandages en acier et, enfin, quelques-uns comportent des roues où l'acier et le caoutchouc sont combinés.

Grâce à l'autorail le prix de revient du transport d'un voyageur par mille de parcours a pu être réduit de 40 à 50% par rapport au coût du transport par train ordinaire. D'autre part, la vitesse commerciale est plus grande et atteint 60 à 90 milles à l'heure suivant le type du moteur, le profil de la voie et le nombre d'arrêts en cours de route. Un des autorails Bugatti a, au cours d'essais, réalisé sur la ligne de Paris au Mans, une vitesse de 109 milles à l'heure.

Le Président Lebrun utilise aussi de temps à autre l'autorail pour ses déplacements. C'est par ce moyen qu'il s'est rendu, il y a quelque temps, à Cherbourg pour inaugurer la nouvelle gare maritime. Cet autorail « présidentiel » assure maintenant le service Paris-Deauville. D'autres autorails circulent sur les lignes: Paris-Vichy, Mulhouse-Bâle, Paris-Lyon, Saverne-Strasbourg, Paris-Lille, Bordeaux-Angoulême, Paris-Le Havre et Dieppe-Nantes.

Une des mesures d'économie envisagées par tous les réseaux de chemin de fer français est la substitution d'autorails aux anciens trains à vapeur, tout au moins sur les lignes secondaires. S'il est vrai que l'autorail n'a pas encore atteint le stade de perfection technique auquel il peut prétendre, les succès déjà obtenus permettent d'envisager une utilisation de plus en plus grande de ce moyen de locomotion.

Le Yogourt de Delisle

Le Yogourt de Delisle se recommande à toute personne qui souffre d'irritation intestinale.

Pris avec du miel, il devient un tonique de premier ordre. C'est le grand réparateur des pertes de l'organisme, recommandé aux affaiblis, aux convalescents.

Pris en petite quantité, il aide la digestion de tous les aliments.

Pour en assurer la fraîcheur, chaque pot de Yogourt de Delisle porte la date à laquelle il doit être consommé. La livraison n'en est faite qu'en petits pots de grès.

Pour livraison à domicile, veuillez appeler **Delisle**, 916 est, avenue Duluth, AMherst 0434.



L'acier au manganèse, marque « Sorel », d'un alliage spécial, pour mâchoires de concasseurs, revêtement intérieur de malaxeurs d'asphalte, semelles de chenilles pour excavateurs et tracteurs, outillages miniers, etc., est reconnu de qualité supérieure; il est employé par la majorité des entrepreneurs de pavage. En général, l'industrie minière du Québec fait aussi grand usage de ce matériau.

Aucun Canadien ne doit oublier qu'en achetant des marchandises ou des produits fabriqués par nos manufacturiers il accomplit un devoir social et collabore à l'expansion de nos propres industries. C'est là du patriotisme bien compris.

Jean-Marie NADEAU

Trust Général du Canada

112, rue St-Jacques, MONTREAL. 71, rue St-Pierre, QUEBEC.

Tél. BELair 1474

Jean-Marie Nadeau

AVOCAT

266 ouest, rue St-Jacques

OUTRE nos services ordinaires de courtage, nous offrons à nos clients l'avantage de faire examiner leur portefeuille par nos statisticiens, qui leur donneront des conseils touchant la conservation ou l'abandon des titres qu'ils détiennent.

Nous serons flattés de votre demande de renseignements

GARNEAU & OSTIGUY

AGENTS DE CHANGE

IMMEUBLE ALDRED, PLACE D'ARMES.

Montreal Stock Exchange Montreal Curb Market Canadian Commodity Exchange Inc.

APERÇUS SCIENTIFIQUES

L'OBÉSITÉ
Comment on maigrit

IL EST classique d'admettre que les neuf dixièmes des obèses sont avant tout des suralimentés et des sédentaires, et le reste des insuffisants glandulaires. La ligne de conduite de l'obèse semble donc au premier abord toute tracée : d'une part, réduction des recettes par un régime alimentaire approprié ; d'autre part, augmentation des dépenses par les méthodes physiques de la cure médicamenteuse glandulaire. Est-ce à dire que toute cure d'amaigrissement, qui s'inspire de ces trois données essentielles, doit inévitablement réussir dans la très grande majorité des cas ? En théorie, oui, si elle est poursuivie pendant assez longtemps ; si elle est instituée et contrôlée par un médecin compétent ; si elle tient compte des particularités inhérentes au sujet lui-même, au degré et à la localisation de la surcharge adipeuse ; si elle n'est pas contre-indiquée par une lésion organique ou une insuffisance fonctionnelle du cœur, des artères et des reins ; si elle fait disparaître, en même temps que les maux occasionnés par l'obésité, les troubles accessoires, digestifs, nerveux, infectieux, toxiques, qui l'en-

ne suffit point pour guérir toutes les variétés d'obésité, mais il n'en constitue pas moins la base du traitement. En effet, puisque l'obésité tient à un défaut de combustion des calories provenant de l'alimentation, il importe avant tout de diminuer l'apport de calories ; cependant, il faut savoir que l'amaigrissement varie non seulement avec la richesse en calories, mais aussi avec la nature des aliments. Un gramme de graisse donne neuf calories, alors qu'un gramme d'albumine donne le même nombre de calories qu'un gramme d'hydrate de carbone, c'est-à-dire quatre ; néanmoins, la restriction devra porter sur les hydrates de carbone parce que, contrairement à l'albumine de la viande et des œufs, qui n'engraissent pas sensiblement, les aliments hydrocarbonés présentent cette particularité, qui les rend si redoutables pour l'obèse, de se changer en graisse. Il n'est pas non plus indifférent de prendre tel aliment de préférence à tel autre de même nature ; ainsi, un obèse qui mange 250 grammes de pommes de terre maigrit plus vite qu'un autre qui ingère 100 grammes de pain, bien que tous deux

TABLE DE COMPOSITION DES PRINCIPAUX ALIMENTS
(D'après Alquier)

Pour 100 grammes d'aliments (un cinquième de livre). Le chiffre indiqué est celui qui correspond à la moyenne pour 100, le reste se composant d'eau pour la majeure partie.

(Les aliments dont les noms sont imprimés en caractères gras sont interdits aux obèses).

Aliments	Matières azotées	Matières grasses	Hydrates de carbone	Calories
<i>Viandes</i>				
Viande de bœuf rôtie	20	28	"	320
Viande de veau	18	9	"	175
Lard salé	15	50	"	530
Jambon bouilli	20	21	"	280
Poulet	18	13	"	200
Bouillon de bœuf	1.25	0.60	"	10
<i>Poissons</i>				
Truite	18	2	"	100
Sardine	25	30	"	250
Homard	16	2	"	90
Huitre	10	1	"	50
Sole	15	1	"	70
<i>Lait — laitages</i>				
Lait non écrémé	3.30	3.70	5	70
Lait écrémé	3.20	0.80	4.80	40
Crème	4	23	4	250
Beurre	0.75	80	0.50	750
Fromage	25	25	3	350
Œufs	14	12	"	170
<i>Farines et pâtes</i>				
Farine de froment	10	1	72	350
Macaroni	10	0.75	72	350
Riz	6	0.50	55	250
Tapiooca	0.35	0.20	85	360
Pain blanc	7	1	53	255
Biscuits secs	9	8	70	400
<i>Légumes</i>				
Carottes	1	0.25	10	50
Laitue	1.50	0.30	7	35
Choux	1.50	0.30	7	30
Concombres	0.75	0.15	3	15
Haricots verts cuits	1	0.12	3	19
Haricots secs (beans)	18	1.50	60	335
Navets	1	0.15	7	35
Pois secs	20	1.50	58	335
Pommes de terre bouillies	1.75	0.09	20	95
Pommes de terre frites	3	6	43	250
Tomates	0.75	0.50	4	22
Epinards	2.50	0.35	4	33
<i>Fruits</i>				
Bananes	1	0.50	22	100
Arachides	23	40	18	550
Cerises	1	0.65	16	75
Dattes	2	1	70	310
Figues	3	1	60	275
Fraises	0.80	0.50	9	45
Framboises	0.70	1	12	62
Miel	1	1	75	320
Noix	14	53	15	620
Olives	0.85	20	10	220
Pêches	0.75	0.50	15	65
Pruneaux	1.75	0.40	70	300
Raisin	1	1.25	18	90

treignent ; si, enfin, elle est complète, définitive, c'est-à-dire que le sujet n'engraisse pas à nouveau aussitôt qu'il reprend son train de vie ordinaire. A part ces quelques réserves, que nous avons cru bon de faire, non pas tant pour décourager les bonnes volontés que pour éclaircir le problème, il convient de remarquer que le succès d'une cure d'amaigrissement tient pour une large part à la persévérance du malade, à l'autorité et à la sagacité du médecin.

Avant que d'instituer un traitement contre l'obésité, deux examens s'imposent de toute nécessité. Le premier, un examen clinique, au grand complet, des organes et de leurs fonctions, et tout particulièrement de l'appareil cardio-rénal. Le second, la recherche du métabolisme basal, qui permet seul de juger exactement du degré de ralentissement des combustions organiques, et de faire la part importante qui revient à la déficience des glandes à sécrétions internes. Entreprendre une cure d'amaigrissement sans faire à l'avance un bilan de ses recettes et de ses dépenses et sans s'assurer qu'on peut la bien supporter, c'est se vouer presque fatalement à un échec ; Dieu sait combien cette cure est ingrate et pénible, et il serait vraiment dommage qu'elle ne servit à rien autre chose qu'à compromettre plus sérieusement encore un état de santé dont les apparences seules permettent de faire croire qu'il est bon.

Le régime alimentaire, à lui seul,

absorbent en même temps un nombre égal de calories. Et ainsi de suite. Ces données sont élémentaires, mais l'obèse qui prend sur lui-même de se faire maigrir ne les connaît habituellement pas ; il est d'avance voué à un échec certain.

Sachant qu'un adulte de taille moyenne, astreint à un labeur d'intensité moyenne, a besoin d'environ 3000 calories par jour, il reste à déterminer jusqu'à quel point l'obèse doit diminuer ses apports alimentaires. Ici des variantes, suivant le degré de la surcharge graisseuse, la tolérance du malade et l'état de sa santé. Une réduction d'un cinquième convient aux petits obèses ; elle consistera à supprimer les sucres, à diminuer les graisses et les hydrates de carbone. C'est un procédé lent, auquel il faut de toute nécessité adjoindre la pratique des exercices physiques. Une réduction des deux cinquièmes (jusqu'à 1800 calories) sera imposée aux obèses moyens qui continuent de travailler. Les grands obèses, enfin, à qui le mauvais état de leur cœur interdit tout exercice un tant soit peu violent, devront se contenter de 1500 à 1000 calories, et c'est principalement dans les albumines de la viande, du poisson et des œufs qu'ils les puiseront. A ces malades conviennent les régimes alimentaires suivants : régime de Banting : albumines-170 grammes, hydrates de carbone-80, graisses-8, pour un total de 1100 calories ; régime d'Oertel : albumines-160 gram-



Un obèse célèbre, le capitaine italien del Borro vu par Vélazquez.

Le froid qui conserve

SUITE

Les appareils à réfrigération par l'ammoniac, ou par quelque autre gaz, sont formés de deux récipients dont l'un sert à la compression et l'autre à l'évaporation. Une pompe foulante comprime le gaz dans le premier. Celui où se fait l'évaporation est plongé dans une cuve où circule une saumure très concentrée faite généralement de chlorure de calcium. On sait que l'eau salée se congèle difficilement. Cette saumure circule ensuite dans une tuyauterie entourant les vases où l'eau pure se congèle. C'est ainsi, madame, que fonctionne le réfrigérateur électrique dont vous êtes si fière. L'électricité actionne le moteur qui, au moyen d'une pompe, comprime et liquéfie le gaz ammoniac ou le gaz sulfureux. Celui-ci en se vaporisant refroidit la saumure qui, à son tour, refroidit l'eau jusqu'à la solidifier. Le gaz est de nouveau comprimé et le cycle recommence.

Mais avant d'en arriver à ce modernisme qui ne nous étonne plus, combien n'a-t-il pas fallu de travaux, de luttas, de courage et de persévérance pour faire admettre l'efficacité et la commodité de la réfrigération mécanique ! La routine et la peur de l'inconnu retardèrent longtemps l'adoption des méthodes que les savants et les techniciens d'ailleurs étaient les premiers à ne pas comprendre.

C'est en France que fut préconisée et appliquée pour la première fois la réfrigération artificielle de la viande. Dès 1873 l'ingénieur Charles Tellier soumet au contrôle d'une commission de l'Académie des Sciences des expériences sur la conservation de la viande par le froid sec au voisinage de 0°C. La commission ne se hâta pas de conclure, car ce n'est que deux ans plus tard, en 1875, que son rapport

mes, hydrates de carbone-75, graisses-25, soit en tout 1200 calories.

Il est essentiel que le gros mangeur, pour calmer sa faim, s'adresse non pas à la valeur nutritive mais à la masse et au volume des aliments qu'il doit répartir sur un plus grand nombre de petits repas (quinze livres de haricots verts bouillis satisfont l'appétit du plus glouton d'entre les gloutons, et cependant ils ne contiennent pas plus de calories, et partant n'engraissent pas plus, qu'une livre de viande). Ne buvant pas en mangeant et mastiquant soigneusement ses aliments, l'obèse en arrivera le plus naturellement du monde à l'une des deux fins du traitement, la diminution des recettes organiques.

Docteur G. A. SEGUIN

favorable fut inséré dans les comptes rendus de l'Académie. S'il établit que la conservation des denrées peut être considérée comme indéfinie quant à la putrescibilité, il n'en est pas de même pour la comestibilité. Le rapport mentionne que les viandes, pendant les 40 ou 45 premiers jours, retiennent non seulement leurs qualités comestibles, mais s'améliorent même pendant la première semaine. C'est là un phénomène que connaissent bien tous ceux qui sont habitués aux choses de la boucherie. C'est le rassasiement qui, tout en conservant l'arôme, donne à la chair de l'animal tué plus de tendreté et la rend par là même plus digestible.

C'est donc aux expériences minutieuses de cet ingénieur que l'on doit de connaître l'importance des facteurs qui assurent la conservation de la viande. Désireux de soumettre sa découverte au plus rigoureux contrôle et de prouver que son procédé de conservation était réellement efficace, Charles Tellier, en 1876, arma un navire de 700 tonnes auquel il donna le nom de « Frigorifique ». Il y installa trois machines frigorifiques et une chambre froide bien isolée dans laquelle il embarqua des quartiers de bœuf et de mouton. C'est pour un long voyage qu'il leva l'ancre à Rouen au milieu de septembre. Il fait escale à Lisbonne, où il ajoute encore à sa cargaison périssable. Après plus de cent jours de mer, il amarré son navire dans le port de Buenos-Ayres le 25 décembre. On inspecte les viandes qui ont, celles de Rouen, 105 jours de conservation et celles de Lisbonne, 50. Ces dernières ont toutes les apparences et l'odeur de la chair fraîche. Les plus vieilles laissent un peu à désirer, mais elles sont quand même bien conservées.

Le voyage de retour s'effectue avec une cargaison de viandes argentines et dure 110 jours. Les bouchers qui l'examinent la déclarent de grande seconde qualité.

Charles Tellier ne semble pas être allé plus avant dans ses expériences, car son navire fut vendu quelques années plus tard et ne servit plus au transport des viandes. Mais d'autres bateaux, en 1877 et en 1883, furent affectés à cette fin. L'Argentine et l'Australie saisirent tous les avantages que leur offrait pareille pratique. Toutefois le succès fut lent à venir. On connaît le mépris dans lequel on tient, en France surtout, et aussi en Angleterre, ce qu'on appelle la « frigo ». S'il n'existe guère de demande pour la viande congelée, la viande simplement réfrigérée, qui se conserve,

Composition
des forces

Ce 22 octobre fut vraiment ce que les Américains appellent « a red letter day », pour le Canada français. Qu'on y songe ! une œuvre d'une grande envergure qui semble avoir des chances de durer. Un effort qui persiste. C'est peut-être la vieille ténacité normande qui remonte — enfin ! — à la surface. Nous avons déjà cultivé tant de fleurs qui ont coulé avant de donner des fruits.

Or l'effort de L'ACFAS a été soutenu : la courbe de la valeur des travaux est nettement ascendante.

Le congrès de cette année offrait un programme si riche et si varié que le choix des travaux qu'on pouvait entendre au cours de ces deux journées — car on ne pouvait les entendre tous — était extrêmement difficile. J'ai voulu me précipiter d'une salle à l'autre — zoologie, linguistique, chimie, pédagogie, botanique, philosophie — mais sans beaucoup de succès. Le plus sûr m'a semblé de rester dans la section de Botanique et de prendre le plus de notes possible. Les titres des travaux (dont la liste a paru dans les journaux du 18 octobre) donnent une idée assez exacte du point où en est cette science. Je voudrais pouvoir les analyser un à un, ou tout au moins, les résumer !. La grande diversité de la Botanique s'y affirme non moins que la diversité des esprits qu'elle attire. Chaque travail — sauf peut-être celui du F. Marie-Victorin sur la Flore du Lac Saint-Jean — a pour objet un problème très particulier, problème de spécialiste. Les conclusions nettes et catégoriques sont peu nombreuses. Le F. Marie-Victorin le remarquait, à la clôture des séances de Botanique, et s'en réjouissait. En effet n'était-il pas à craindre que, dans ce domaine comme dans d'autres où le temps perdu nous épouvante et où la hâte de le reprendre nous fait perdre la tête, nous sautions prématurément à des conclusions que nos humbles expériences ne nous permettent pas encore d'atteindre ? Or, les travaux présentés, par leur simplicité et leur honnêteté, font preuve d'un plus authentique esprit scientifique. On a complètement laissé de côté les prétentieuses manies de synthèse parce qu'on a reconnu ne pas posséder les matériaux pour synthétiser. Mieux vaut une honnête analyse qu'une vue d'ensemble truquée.

Le moins qu'on puisse dire, en conclusion de cette brève appréciation, c'est qu'il est singulièrement reposant d'entendre parler des gens qui connaissent ce dont ils parlent. Notre culte national de l'incompétence ne nous expose que trop souvent à ouïr les fadaïses sonores de nos faiseurs de boniments professionnels à qui un mince vernis de philosophie scolastique permet de si élégantes et si incompréhensibles généralisations. Notre esprit français, qui — paraît-il — doit se complaire dans les hautes sphères de la pensée plutôt que dans les stupides problèmes que pose la matière, s'accommode pourtant très bien de la clarté que fournissent quelques

1 Le second volume des « Annales de l'ACFAS » donnera un résumé de tous les travaux présentés.

il est vrai, moins longtemps, est d'un placement assuré.

De ce côté-ci de l'Atlantique, le succès ne sourit pas plus qu'en Europe aux pionniers du froid artificiel. C'est au hasard, à un incident saisonnier, que l'on doit l'épanouissement actuel de la réfrigération mécanique. En 1890, la récolte de glace naturelle fut désastreuse. Il s'ensuivit une véritable disette. Les marchands obtenaient les prix qu'ils voulaient pour les rares blocs de glace dont ils pouvaient disposer. Force fut donc de recourir à ces machines, que l'on trouvait jusqu'alors dispendieuses. Elles justifiaient les espérances que leurs auteurs avaient placées en elles. L'essor donné ne devait plus s'arrêter. On se fera une idée de l'importance que représente la fabrication de l'ammoniac nécessaire à la réfrigération lorsqu'on saura que les Etats-Unis consomment chaque année de 20 à 30 millions de livres de ce gaz. D'autres produits chimiques : gaz sulfureux, chlorure d'éthyle, servent aussi au même usage, mais aucun ne saurait jusqu'à présent concurrencer efficacement le gaz isolé par Priestley.

Léon LORTIE

A SUIVRE

observations précises sur les faits de la nature. L'esprit français est plus que tout autre curieux. Et pourtant, le croirait-on, à voir le peu d'intérêt que nous apportons à nous renseigner sur le milieu même où nous vivons ? Comment marcher à l'ombre des mêmes arbres toute sa vie sans se soucier de connaître leur nom ? Comment... mais je ne continuerais pas la liste de ces comment qui me conduiraient trop loin. Je m'arrêterai plutôt à remarquer que le succès incontestable de l'ACFAS — et surtout des sections de Sciences Naturelles — révèle le grand besoin où nous sommes de connaissances sur ce qui nous entoure, sur ce qui nous appartient. Or, nous n'atteignons ces connaissances que par la spécialisation dite à outrance : aucun petit problème ne saurait être résolu aussi longtemps qu'un esprit curieux ne se sera attaché à en faire son unique et persévérante étude. Il ne faut pas croire que l'intelligence renonce à ses droits quand un homme étudie les mouvements d'un pissenlit ou d'une étoile de mer pendant des heures : c'est l'intelligence qui mesure, c'est elle qui rend agréable l'humble travail, les patientes observations au delà desquelles on espère des réalisations — sans toujours y croire.

Ce sont de tels travaux — des tentatives, des reconnaissances, des précisions — que les congressistes de l'ACFAS ont présentés cette année. Nous commençons à mieux connaître nos arbres (la liste en est à peu près complète) et leurs variations ; nos animaux des bois et des champs, nos insectes ; la composition de nos eaux et leur population commencent à nous être révélées ; nous découvrons la pensée étrangère contemporaine.

Pouvons-nous prétendre à autre chose qu'à « déblayer le terrain », pour le moment ? Dans les sciences naturelles, cela est douteux. Nous devrions pendant des années à venir faire de la Systématique ; des listes, de longues listes. Nous étudierions aussi notre écologie : nous accumulerions des centaines de contributions semblables à celles qui viennent d'être présentées, avant que d'atteindre à une connaissance exacte des facteurs d'équilibre dans notre nature canadienne.

Nous avons commencé à explorer. Nous sommes sur la bonne voie. Continuons à accumuler la documentation, les faits, les observations. Le reste est littérature.

Notre siècle a sans doute inventé bien des sottises nouvelles, mais il a fait de belles conquêtes aussi. On a beaucoup dit que ses conquêtes mêmes l'avaient désarmé au point de vue intellectuel. On a eu partiellement raison, car il est incontestable que les victoires de la science n'ont pas toujours été utilisées au meilleur escient, qu'elles ont quelquefois travaillé contre l'esprit, en des mains ignorantes ou malhonnêtes. L'adaptation à « l'âge de la machine » a été lente à se faire, mais ne faut-il pas que chacun y travaille ? Il faut nous accommoder des nécessités inéluctables de notre temps : la division du travail intellectuel est une nécessité. Ayons le courage d'y faire face, et nous qui avons tant à faire, ne nous acharons pas — fût-ce sous prétexte de « culture générale » — à refaire ce que d'autres ont fait il y a trente ou cinquante ans. Profitions du passé, mais songeons davantage à l'avenir.

Pierre MacKay DANSEREAU

Informateur automatique

L'ennui ou quelquefois la difficulté de consulter un indicateur des chemins de fer n'existent plus aux stations du Southern Railway à Londres. On vient d'y installer les « informateurs automatiques ». Ils consistent en de jolies cabines peintes en noir et à poignées chromées, possédant de petites fenêtres brillamment illuminées et quatre rangées de clés. Celles-ci permettent au voyageur de désigner d'après une liste numérotée, la station qu'il cherche. Il appuie sur la clé correspondante et une carte apparaît à l'une des petites fenêtres lui indiquant les heures de départ et d'arrivée des trains de l'endroit où il désire se rendre. Les trains des dimanches, de la semaine, ou les départs supplémentaires sont indiqués par des couleurs différentes. Le système nouveau avait été expérimenté à une station rurale du pays et les résultats ont démontré que l'« Informateur automatique » épargnait le temps des employés et des usagers du chemin de fer.